QUELQUES TÉMOIGNAGES DE SYMPATHIE D'ORIENTAUX ENVERS S. JEAN CHRYSOSTOME EXILÉ

E. Demougeot

En 404, la déposition et l'exil définitif de Chrysostome, aussi populaire par sa sainteté que par son éloquence, émut toute la chrétienté orientale. Entre les johannites exaltés, persécutés sans merci par le gouvernement d'Arcadius, et les antijohannites fanatisés par le patriarche d'Alexandrie Théophile, les évêques Acace de Béroé, Porphyre d'Antioche ou Cyrinus de Chalcédoine, la masse des fidèles et du clergé ne put rester longtemps indifférente. Intimidée, au début, par les rigueurs du préfet du prétoire Anthemius, elle montra assez vite où allaient ses sympathies, dès que la politique impériale, en 410, se fit tolérante (1). Ce fut elle qui vénéra spontanément la mémoire de Jean, mort misérablement en 407. Ce fut elle qui obtint une réhabilitation solennelle, consacrée en 438 par une procession réparatrice qui, avec l'empereur Théodose II au Ier rang, conduisit les restes de l'exilé vers la sépulture traditionnelle des évêques de Constantinople (2). Cette fidélité populaire, aussi ardente que patiente, servit la cause de Chrysostome autant que l'intervention du pape Innocent Ier, autant même que l'héroïsme d'intrépides disciples comme la matrone Olympias ou Palladius d'Hélénopolis. Échos de ce sentiment général, quelques notabilités ecclésiastiques osèrent défendre, parfois avec éclat, la cause johannite, sans aller jusqu'à attirer sur eux les foudres gouvernementales. Quatre de ces témoignages, bien connus, méritent d'être relevés et confrontés: ce sont ceux de deux évêques, Jean de Jérusalem et Théodore de Mopsueste, ainsi que de deux ascètes célèbres, S. Nil et S. Isidore de Péluse. Ils attestent l'extraordinaire prestige de Jean Chrysostome en Orient et la malveillance durable qui entoura ses ennemis, en particulier S. Jérôme, animateur du monachisme latin de Palestine, représentant officieux de la catholicité occidentale.

* * *

Le premier en date de ces témoignages paraît être celui de Jean de Jérusalem qui, dès 404, reçut une lettre où Chrysostome le remerciait avec effusion

(1) E. Demougeot, *De l'Unité à la Division de l'Empire romain. Essai sur le gouvernement impérial* (395-410), Paris, 1951, 349, n. 736.

(2) *Ib.*, 351, n. 744. Théodose II pria pour ses parents dont Jean avait été la victime. Plus tard, l'empereur Léon le Philosophe, dans sa biographie de Jean, tenta d'innocenter Arcadius en rejetant la faute sur Eudoxie, *oratio*, 18, *Patrologie grecque* de Migne, t. 107, c. 228-292.

de sa courageuse amitié: « Je suis relégué à Cucuse, mais je ne suis pas renié par votre charité », écrivait-il (1), avant de le féliciter de savoir résister à la campagne de calomnies lancée par les antijohannites. Aussi concluait-il l'épitre en souhaitant le voir persévérer dans une attitude qui n'était pas sans péril, puisque Palladius d'Hélénopolis devait, en 406, payer son dévouement d'un dur exil dans le désert égyptien. Cependant, l'indépendance de l'évêque de Jérusalem avait sans doute d'autres motifs qu'une généreuse indignation. N'avait-il pas les mêmes ennemis que Chrysostome ? En premier lieu, l'autoritaire Théophile d'Alexandrie, traître à l'origénisme et persécuteur des moines de Nitrie dont l'évêque Jean avait été jadis le fervent disciple ? (2). En second lieu, l'irascible prêtre Jérôme, traducteur zélé de tous les écrits du patriarche égyptien contre le patriarche de Constantinople ?

Ce fut par une voie détournée que S. Jérôme devint l'adversaire obstiné de Chrysostome. Jusqu'alors il n'avait, semble-t-il, manifesté à son égard que quelques réticences: par exemple, dans son *De Viris Illustribus*, en 392-393 (3), il ne lui avait consacré qu'une brève notice (4). Il est vrai qu'autrefois, quand tous deux s'étaient rencontrés à Antioche, Jérôme était alors le prêtre de l'évêque eustathien Paulin, tandis que Jean appartenait au parti adverse de l'évêque Mélèce (5). Théophile d'Alexandrie sut transformer cette discrète antipathie en opposition déclarée, à l'occasion du conflit qui éclata entre Jérôme et l'évêque de Jérusalem, ami fidèle de Chrysostome.

Cette querelle éclata vers 393. Elle couvait cependant depuis quelques années, surtout depuis que Jean de Jérusalem avait reçu cordialement Rufin d'Aquilée, l'ennemi intime de Jérôme, et osé manifester son admiration pour Origène, malgré l'anathème jeté par le vieil Épiphane de Chypre qui avait converti le docteur de Bethléem à l'antiorigénisme (6). Elle s'envenima vite, au point que l'évêque interdit aux moines latins l'entrée de l'église de Bethléem et, devant leur résistance, demanda à l'empereur une sentence d'expulsion contre ces perturbateurs (7). Jérôme, furieux, riposta par un pamphlet violent,

(1) Chrysostome, *ep.* 88, *P. G.*, t. 52, c. 654.

(2) Lenain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Eglise des six premiers siècles*, t. XII, Paris, 1707, 640. Cf. le père Chrys. Baur, *Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, t. II, Munich, 1930, 173 sqq.

(3) F. Cavallera, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, Ie Partie, Louvain, 1922, t. I, 150, t. II, 31.

(4) Ch., 129, *Patrologie latine* de Migne, t. 23, c. 613. À cette date d'ailleurs, Jean n'était encore que prêtre à Antioche, comme le dit Jérôme.

(5) F. Cavallera, *o. c.*, I, 55-56, et *Le schisme d'Antioche*, Paris, 1906, 229-231, ne considère pas l'opposition de Mélèce comme une hérésie.

(6) Épiphane compromit Jérôme en ordonnant prêtre le frère de Jérôme Paulinien, sans le consentement de Jean de Jérusalem qui, naturellement, protesta. Cf. F. Cavellera, S. *Jérôme, sa vie et son œuvre*, I, 193-219.

(7) Sur la piété de Rufin, le maître du gouvernement impérial, cf. E. Demougeot, *o. c.*, 122-126.

Contra Johannem Hierosolymitanum, où il accusait le prélat de « refuser aux vivants un gîte et aux morts une sépulture », bien plus, de réclamer l'exil de ses frères au tout-puissant préfet du prétoire Rufin, traité pour la circonstance de « bête féroce » (1). En 396, dans une lettre au patriarche Théophile, il répéta encore avec véhémence ces plaintes et ces accusations (2). Mais, depuis 395, le meurtre de Rufin et les courses des Huns dans toute l'Asie, jusqu'en Palestine, avaient fait oublier à l'empereur ces querelles d'ecclésiastiques, et l'évêque de Jérusalem ne reçut certainement pas satisfaction. En fin de compte, Théophile d'Alexandrie intervint en pacificateur et réconcilia Jérôme avec le prélat, peut-être même avec Rufin d'Aquilée (3). Par la suite, vers 399-400, sa brusque conversion à l'antiorigénisme fanatique le rapprocha encore de Jérôme (4). Aussi, en 400, quand les moines de Nitrie, qu'il venait d'expulser, se réfugièrent en Terre-Sainte, demanda-t-il l'appui de Jérôme pour obtenir du pape la condamnation expresse de l'origénisme et de l'hospitalité donnée par Jean de Jérusalem à des hérétiques égyptiens (5). Jérôme, empressé, répondit à Théophile en l'assurant de son zèle (6). Sûr de lui, il eut apparemment l'élégance de plaider auprès du patriarche d'Alexandrie la cause du trop hospitalier évêque de Jérusalem (7). En fait, il continua la lutte par personnes interposées et, désormais, attaqua Jean de Jérusalem en servant les haines de Théophile. Avec complaisance, il traduisit en latin et fit connaître l'épître belliqueuse où celui-ci exigeait des évêques palestiniens la condamnation d'Origène et des moines de Nitrie (8). Il continua de jouer ce rôle utile d'interprête et de propagandiste quand le patriarche d'Alexandrie demanda l'approbation d'Épiphane de Chypre (9), quand les évêques de Palestine assurèrent qu'ils ne décelaient pas la moindre trace d'hérésie chez les moines égyptiens fugi-

(1) I, 43, *P. L.*, t. 23, c. 394: *Ille qui vivis habitaculum, mortuis sepulcrum negat, qui fratrum exsilia postulat? Quis potentissimam illam feram, totius orbis cervicibus imminentem, contra nostros cervices specialiter incitavit?...*

(2) *Ep.* 82, 10, *P. L.*, t. 22, c. 741: *nos non solum voluntate, sed effectu coronam haberemus exsilii... Monachus, proh dolor, monachis et minatur, et impetrat exsilium..* Sur la date, cf. F. CAVALLERA, *o. c.*, II, 34-36.

(3) F. CAVALLERA, *o. c.*, I, 220-227. Il est vrai que le prêtre Isidore, envoyé de Théophile, partageait l'origénisme de Jean de Jérusalem et de Rufin d'Aquilée.

(4) *Ib.*, II, 39. Jérôme le félicite de cette conversion avec enthousiasme, *ep.*, 63, *P. L.*, t. 22, c. 607.

(5) *Ep.* 89, *ib.*, c. 756, où Théophile dit avoir ordonné à son messager de passer par Béthléem pour aller à Rome. Un peu plus tard, il envoya deux émissaires porter un avertissement à Jean de Jérusalem, *ep.* 87, *ib.*, c. 755.

(6) *Ep.* 88, *ib.*, c. 756.

(7) *Ep.* 86, *ib.*, c. 754.

(8) *Ep.* 92, *ib.*, c. 759-769, synodique envoyée aux évêques de Terre-Sainte réunis au Saint-Sépulcre pour la fête des Encénies.

(9) *Ep.* 91, *Ib.*, c. 758, c'est l'approbation enthousiaste d'Épiphane, qui l'avait communiquée à Jérôme, et la réponse à la lettre de Théophile, *ib.*, *ep.* 90.

tifs (1), quand, enfin, Théophile anathématisa l'origénisme sans relâche, en 401, 402, 404, dans ses lettres pascales (2).

L'affaire origéniste entraîna Jérôme au delà de ses rancœurs personnelles. L'adversaire le plus redoutable, le rival jusqu'alors heureux de Théophile, n'était pas l'évêque de Jérusalem, mais le patriarche de Constantinople. Aussi fut-ce contre Jean Chrysostome que, non peut-être sans quelque prudente hésitation, Jérôme se décida à fourbir des armes. En 400, il s'était borné à le mettre en cause dans l'une de ses lettres au patriarche alexandrin (3). En 402, timidement encore, dans le livre III du *Contra Rufinum*, il faisait allusion, dans le récit partial du séjour des moines de Nitrie en Palestine, à l'impudence des clercs qui vont intriguer au palais impérial (4). Il attendit 404 et la disgrâce irrémédiable de Chrysostome pour traduire un pamphlet grossier de Théophile, où les calomnies ramassées contre l'exilé étaient si mensongères que, plus tard, Facundus d'Hermiane crut devoir s'excuser de transcrire quelques passages d'un tel *librum innormen* (5). La mort dramatique du patriarche persécuté n'apaisa point la hargne de Jérôme dont, en 413, une lettre envoyée à Principia garde encore l'écho (6).

Mais le prestige de Jérôme alla déclinant. Ses ennemis s'enhardirent, ressassant de vieilles rancunes. Dès 416, après l'affaire pélagienne où il avait de nouveau bataillé contre Jean de Jérusalem, une bande de moines favorables à Pélage incendia les monastères de Bethléem avec, probablement, la connivence de l'évêque (7). Le pape Innocent Ier blâma l'attentat et protesta énergiquement auprès de Jean, mais sans l'accuser d'hérésie comme l'aurait souhaité Jérôme (8). D'ailleurs ni S. Augustin, ni, plus tard, le pape Zosime ne suspec-

(1) *Ep.* 93 et 94, *ib.*, c. 769-772, la seconde étant la réponse particulière de l'un de ces évêques, Denys de Lydda. Finalement Jérôme envoya au pape tout le dossier de l'affaire traduit en latin, *ib.*, *ep.* 90-94.

(2) *Ep.* 96, 98 (celle-ci envoyée à Pammaque et Marcella avec une autre lettre, *ep.* 97), 100 (avec une autre lettre d'envoi à Théophile, *ep.* 99), *ib.*, c. 773-828.

(3) *Ep.* 86, fin *ib.*, c. 754, note h.

(4) *Apologia adversus libri Rufini III*, 18 B, *ib.*, t. 23, c. 470. Sur la date de cette apologie, qui est la seconde faite contre Rufin, cf. F. CAVALLERA, *o. c.*, II, 41. Jérôme se plaint que les moines de Nitrie *palatia obsident*.

(5) *Pro defensione trium capitulorum*, VI, 5, *P. L.*, t. 67, 678. Le Père Chr. BAUR, *S. Jérôme et S. Chrysostome, Revue Bénédictine*, t. 23, 1906, 431-436, a démontré que Facundus d'Hermiane avait extrait ces passages d'un libelle authentique, rejetant ainsi la thèse de M. BROCHET, *Saint Jérôme et ses ennemis*, Paris, 1906.

(6) *Ep.* 127, 11, *P. L.*, t. 22, c. 1094, où le pseudonyme de Barnabé semble désigner Chrysostome. Sur la date de cette lettre qui fait l'éloge funèbre de Marcella, cf. F. CAVALLERA, *o. c.*, II, 53.

(7) F. CAVALLERA, *o. c.*, I, 328-329.

(8) Le pape semble ému surtout de l'affront fait à Eustochia, la fille de Paula, ainsi qu'aux autres grandes dames romaines qui vivaient dans le monastère des femmes.

tèrent l'orthodoxie du prélat (1). Aussi, des Orientaux comme Théodoret de Cyr (2) ou Basile de Séleucie (3) ne se montrèrent-ils pas plus exigeants que les théologiens de l'Occident. Peu après sa mort, en 419 (4), Jérôme fut éclipsé en Orient par les moines grecs de Palestine et le prestige naissant de S. Euthyme. Les monastères latins périclitèrent vite. Par la suite, quand les pèlerins d'Asie ou d'Égypte visitèrent Bethléem, ils ne mentionnèrent même plus le tombeau du grand docteur (5). Les rancunes provoquées par la polémique johannite ont pu, au moins partiellement, contribuer à ce rapide oubli.

* * *

Comme Jean de Jérusalem, Théodore de Mopsueste mérita par sa fidélité militante la gratitude de Chrysostome. Il avait été à Antioche l'ami de jeunesse du futur patriarche, jusqu'à ce que, vers 392, Flavien l'eût arraché à ses chères études et consacré évêque de la ville cilicienne de Mopsueste (6). Grâce à lui, l'exilé de Cucuse put compter sur le précieux dévouement de Paeanius, cousin de Théodore (7) et personnage influent, pourvu de quelque haute charge militaire (8). Avec empressement, Paeanius avertit Chrysostome que les clercs de Pharetrius, métropolite de Césarée, connu pour sa pusillanimité, avaient décidé de rompre avec leur prélat et la cause antijohannite qu'il soutenait (9). Ce fut à lui que Chrysostome s'adressa, quand il s'efforça de demeurer à Cucuse où il avait fini par s'installer tant bien que mal (10). Ce

(1) S. AUGUSTIN, *ep.* 179, *P. L.*, t. 33, *Contra lit. Petiliani*, II, 50, *ib.* et *De gestis Pelagii*, 14, 17; ZOSIME, *ep. ad africanos episcopos de causa Pelagii*, I. Cf. DE PLINVAL *Pélage, ses écrits, sa vie et sa réforme*. Lausanne, 1943, 261-278 et 306-317.

(2) *Hist. ecclés.*, V, 35.

(3) Basile de Séleucie, qui écrit vers 450, loue Jean de Jérusalem de l'« invention» des reliques du protomartyr Etienne, cf. LENAIN DE TILLEMONT, *o. c.*, t. XII, 342. Jean fut aussi invoqué au concile de Chalcédoine par Timothée Élure, cf. C. P. CASPAR, *Ungedrückte, unbeachtete und wenig beachtete Quellen zur Geschichte des Taufssymbols und der Glaubensregel*, VII, Christiana, 1866, 161, n. 1.

(4) F. CAVALLERA, *o. c.*, I, 338.

(5) A. COURET, *La Palestine sous les empereurs grecs*, Grenoble, 1866, 99-102. Cf. aussi le père R. GENIER, *Vie de saint Euthyme le Grand* (377-473). *Les moines et l'Église en Palestine au Ve siècle*, Paris, 1909.

(6) SOCRATE, VI, 3, cf. Chrys. BAUR, *Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, I, 99, 328.

(7) CHRYSOSTOME, *ep.* 204, *P. G.*, t. 52, c. 725.

(8) Allusions fréquentes dans les lettres que lui écrit Chrysostome: *ep.* 95, *ib.*, c. 659, *ep.* 204, *ib.*, c. 725, *ep.* 220, *ib.*, c. 732 (dans celle-ci, il l'appelle: « ta Sublimité »).

(9) *Ep.* 14, I, *P. G.*, t. 52, c. 613. Cf. Chrys. BAUR, *o. c.*, II, 239, 293.

(10) *Ep.* 193, *ib.*, c. 720: « Quoique Cucuse soit un désert, j'y trouve le repos et je puis y soigner la maladie que j'ai contractée pendant le voyage en pouvant enfin rester constamment à la maison » . .*Ep.* 220, *ib.*, c. 732, il insiste encore: « Je pense que je n'irai pas habiter une région encore plus lointaine »...

fut encore à lui qu'il demanda d'encourager le fidèle Théodore à défendre les johannites de Cilicie persécutés par l'évêque de Tarse (1). D'ailleurs, l'évêque de Mopsueste n'avait pas besoin de ces prières pour aider son ami. Dans une lettre affectueuse, Jean le remercia de son zèle: « Je sais tout ce que tu as fait pour moi », écrivait-il, en cherchant à le consoler de ce que tant de dévouement soit demeuré vain (2).

* * *

Plus encore que la courageuse amitié de Jean de Jérusalem et de Théodore de Mopsueste, l'énergie avec laquelle S. Nil blâma la déposition et l'exil de Chrysostome révèle la popularité de la cause johannite. Le S. Nil, dont nous avons la volumineuse correspondance (1061 lettres), n'est certainement pas l'ermite du Mont Sinaï, victime des Saracènes selon un récit apocryphe, *Narratio de caede monachorum*, que la Patrologie place à la suite des *Epistulae* (3). Fut-il abbé à Ancyre ? On sait seulement qu'il dirigea probablement un monastère dans le Nord-Est de l'Asie Mineure (4). Auparavant, avait-il été préfet de la capitale, comme l'affirment le Synaxaire de Constantinople et Nicéphore Calliste ? (5). Il est vraisemblable qu'il fut dans le siècle un homme riche et puissant, familier de la cour et des hauts fonctionnaires, ainsi que le suggère souvent le rang social de ses correspondants. Sans doute fréquenta-t-il, à Cons-

(1) *Ep.* 204, *ib.*, c. 725: « Je te loue non seulement à cause de cela (ce que Paeanius a fait en Cappadoce), mais encore parce que, tout en habitant un seul endroit, tu t'es occupé de toute la terre, parce que tu t'es intéressé de préférence aux affaires de Palestine, de Phénicie et de Cilicie. . ., parce que tu as écrit à ton cousin, mon ami, l'évêque Théodore ».

(2) *Ep.* 112, *ib.*, c. 668-669.

(3) *P. G.*, t. 79, c. 583-694. Le caractère apocryphe de ce « roman » a été démontré par K. HEUSSI, *Untersuchungen zu Nilus dem Asketen, Texte und Untersuchungen*, t. 42, Leipzig, 1917, 123-159. Malgré les objections de F. DEGENHART, *Neue Beiträge zur Nilus dem Asketen*, Munich, 1917, K. HEUSSI reprit sa thèse dans *Das Nilusproblem, Randglossen zu F. Degenharts Neue Beiträge zur Nilusforschung*, Leipzig, 1921. Celle-ci a été confirmée par l'art. de M. Th. DISDIER, *Nil l'Ascète. Dict. de Théol. cathol.* et par R. DEVREESSE, *Le christianisme dans la péninsule sinaïtique*, *Rev. Biblique*, 1940, 220-21.

(4) K. HEUSSI, *o. c.*, 1917, 88-89, estime avec raison que les consultations fréquentes demandées par l'empereur ou par Gaïnas attestent que Nil n'était pas très loin de Constantinople. M. Th. DISDIER, *art. cité*, place son monastère à Ancyre, parce que S. Platon, martyr d'Ancyre, intervient souvent dans la *Narratio de caede monachorum*.

(5) *Syn. de Constantinople*, 12 nov., repris par NICÉPHORE CALLISTE, *Hist. ecclés.* XIV, 30, 53-54, *P. G.*, t. 146, c. 1156 et 1249-1256. Selon K. HEUSSI, *o. c.*, 1917, 17-28 85, les renseignements qui font de Nil un ancien éparque, marié, et père de deux enfants sont empruntés à la *Narratio*. Nil a pu être préfet honoraire, ce qui expliquerait l'absence de son nom sur les listes, qui ont été reconstituées, des préfets de la ville de Constantinople.

tantinople, l'entourage de Chrysostome, assez pour suivre la direction spirituelle du patriarche et devenir son élève au sens large (1). Il dut quitter la capitale avant 400, semble-t-il: dans l'une des huit lettres, de ton assez libre, qu'il adressa au général goth et arien Gaïnas (2), il appellait celui-ci ὁ μέγας στρατηλάτης (3), titre évoquant la date du coup d'État de 399-400 où l'ambitieux barbare parvint au généralissimat. Dans son monastère provincial, il continua à s'inspirer de Chrysostome: il lui emprunta la plupart des arguments de sa polémique antiarienne (4) et des explications théologiques ou des conseils moraux qu'il prodiguait aux moines et aux simples fidèles (5).

Influent et impérieux, S. Nil défendit avec fougue le patriarche persécuté. Il le fit avec une extraordinaire liberté de langage, tolérée cependant de la part d'un ascète aussi vénéré que lui. Dans une lettre à un greffier des bureaux palatins, Sosthène, il affirmait sans ambage qu'il était « stupide et insensé » de croire aux calomnies lancées contre Chrysostome par des auteurs de discorde, des « hommes perdus, comparables à des loups, des chiens ou des corneilles » (6). Ses deux lettres à l'empereur Arcadius gardent ce ton emporté, parfois violent. La première et la plus longue était une réponse au prince, inquiet de connaître la signification d'un tremblement de terre et d'un météore fulgurant qui avaient épouvanté les habitants de Constantinople, en 407 semble-t-il (7): S. Nil déclarait, non sans insolence, qu'il fallait s'attendre à de grands malheurs dans une ville où s'étaient perpétrés tant de crimes, où l'injustice règnait à la place de la loi, où, enfin, Jean, « colonne de l'Église, lumière de vérité », avait été déposé; aussi, comment pouvait-il, consummé lui-même par le chagrin, prier Dieu d'épargner à la capitale le feu de sa colère? (8). Dans la seconde lettre, s'il blâmait encore l'exil de Jean, « lumière du monde », il reconnaissait toutefois que l'empereur avait été circonvenu par des évêques indignes (9). Ce ton modéré indique peut-être qu'il s'agit là d'une épître plus authentique que la première dont l'irrespect envers l'empereur est, à cette date, insolite, même chez un saint inspiré. D'ailleurs, dans une autre

(1) Selon Georges le Moine, qui écrivait au IXe siècle, *Chronicon*, IX, 9, Nil aurait été, avec Proclus, Palladius, Brisso et Théodoret, le μαθητής de Chrysostome.

(2) *Ep.* I, 70, 79, 114, 115, 116, 205, 206 et 286, *P. G.*, t. 79, c. 112, 117, 131, 133, 160 et 185-186. Toutes ne semblent pas authentiques.

(3) *Ep.* I, 114, *ib.*, c. 131.

(4) Par exemple l'*Ep.* I, 286, *ib.*, c. 185-186, adressée à Gaïnas, qui ressemble à l'homélie 2 in *Hebraeos* de Chrysostome. D'ailleurs la christologie des lettres à Gaïnas et à d'autres ariens est celle du patriarche.

(5) *Ep.* II, 293 et 294, III, 13, qui copient des passages de Chrysostome. K. Heussi, *o. c.*, 1917, 53-55, a pu identifier 45 passages au moins tirés des œuvres de Chrysostome, pour l'ensemble de la correspondance.

(6) *Ep.* I, 309, *P. G.*, t. 79, c. 193.

(7) K. Heussi, *o. c.*, 93, n. 3.

(8) *Ep.* II, 265, *P. G.*, t. 79, c. 336.

(9) *Ep.* III, 279, *ib.*, c. 521.

lettre, adressée à un grand personnage du nom de Sévère, S. Nil imputait de nouveau la disgrâce de Chrysostome à des intrigues perfides qui avaient trompé le « très pieux et très loyal *basileus* » (1).

Tout au long de sa correspondance, il ne se lassa jamais d'entourer d'une vénération fervente le patriarche déposé, l'appelant « homme de Dieu », « lumière », et aimant à recommander la lecture de ses œuvres (2). La cause johannite fut admirablement servie par le zèle de cet abbé connu dans tout l'Orient, redouté à la cour et respecté des humbles (3). Elle le fut encore davantage, quand, à partir du milieu du Ve siècle, les traités ascétiques de S. Nil, à côté des Commentaires sur l'Écriture d'Hésychius (4), eurent dans la catholicité orientale une vogue exceptionnelle et firent oublier aux moines grecs les ouvrages de S. Jérôme.

* * *

La sympathie posthume que S. Isidore de Péluse prodigua à Chrysostome est encore plus significative que le dévouement d'amis comme Jean de Jérusalem, Théodore de Mopsueste, ou de disciples comme S. Nil. Cet ascète égyptien était déjà célèbre quand Jean n'était encore à Antioche qu'un jeune prêtre éloquent. Bien plus, parent de Théophile d'Alexandrie, très attaché à son évêque Ammonius, qui fut cependant un antijohannite convaincu (5), S. Isidore n'eut même pas de relations personnelles avec le patriarche de Constantinople: il ne lui adressa aucune de ses quelque 10.000 lettres et ne fit jamais allusion à lui avant 407, date de la mort de Chrysostome à Comana. Peut-être fallut-il la haine bruyante et emportée de Théophile pour décider ce solitaire à prendre parti et à défendre la mémoire du banni. Peu après 407, il écrivait à un certain Symmaque que la déposition de Jean, cette « tragédie », l'avait bouleversé et que le responsable en était Théophile, ce « pharaon », qui, « obsédé par la manie de bâtir et le culte de l'or..., avec quatre complices, quatre coapostats, avait fait chasser un homme ami de Dieu et brillant

(1) *Ep.* III, 199, *ib.*, c. 475.

(2) *Ep.* III, 13, au prêtre Hierius, *ib.*, c. 373; *ep.* II, 293, au *decanus* Zénodore, et 294, à l'évêque Anastase, *ib.*, c. 345; *ep.* II, 183, au chambellan Valerius, *ib*, c. 296, etc.

(3) Il défend ainsi les esclaves contre les maîtres, les pauvres contre les riches, cf. K. Heussi, *o. c.*, 1917, 84-85.

(4) Hésychius, prêtre à Jérusalem à partir de 412, était partisan plutôt de l'allégorisme à la façon de l'école alexandrine que de l'exégèse trop attachée à la lettre.

(5) Les liens de parenté entre S. Isidore et Théophile, attestés par le Ménologe Basilien, n'empêchèrent pas S. Isidore de condamner la cupidité et l'ambition de Théophile. Selon Palladius, Ammonius, évêque de Péluse, persécuta les johannites relégués en Égypte.

théologien » (1). Plus tard, en 431, au moment du concile d'Éphèse, toujours hanté par les malheurs de Chrysostome, il conseillait au neveu et successeur de Théophile, S. Cyrille, de ne pas imiter un prédécesseur coupable d'avoir « autrefois prodigué ses fureurs à Jean ϑεοφόρος καὶ ϑεοφιλής » (2).

Or S. Isidore était, comme S. Nil, un ascète vénéré et écouté. En 395, on le voit écrire au préfet du prétoire Rufin pour se plaindre des exactions du gouverneur Cyrenius, persécuteur de l'église de Péluse, et du fait que des Égyptiens aient été écartés de la haute administration (3). Il pouvait se permettre d'exhorter l'empereur Théodose II à user avec modération du pouvoir souverain (4), exhortations banales, mais dangereuses pour qui n'était pas un saint incontesté. Aussi son prestige spirituel eut-il quelques conséquences temporelles ! Sans doute S. Isidore entraîna-t-il le nouveau patriarche d'Alexandrie, S. Cyrille, qui se disait son élève, l'appelait « père » (5) et recevait de lui autant de conseils moraux que d'explications sur l'Incarnation (6), à réhabiliter enfin Chrysostome solennellement, en insérant le nom de celui-ci dans les diptyques de l'Église (7). Ce fut grâce à lui encore que, très probablement, de timides témoignages de sympathie envers Jean osèrent s'exprimer, du vivant même de Théophile: par exemple, la courageuse allusion à la sainteté du patriarche de Constantinople que fait Synesius de Cyrène dans une lettre au « pharaon » d'Alexandrie (8). Néanmoins, il servit la cause johannite

(1) *Ep.* I, 152, *P. G.*, t. 78, c. 285, que le père R. BOUVY, *S. Jean Chrysostome et S. Isidore de Péluse, Échos d'Orient*, t. I, 1897-1898, 198-199, place avec raison entre 407, date de la mort de Jean, et 412, date de celle de Théophile. Les quatre coapostats sont certainement: Acace de Béroé, Cyrinus de Chalcédoine, Sévérien de Gabala et Antiochus de Ptolemaïs.

(2) *Ep.* I, 310. *P. G.*, t. 78, c. 361, où Isidore dit qu'il y a une différence entre les deux accusés, Jean au concile du Chêne et l'évêque d'Antioche au concile d'Éphèse (il s'appelle aussi Jean), mais cette différence même condamne Théophile.

(3) *Ep.* I, 178, *ib.*, c. 297, où il dit à Rufin que Cyrenius, auquel il avait écrit en vain (*ep.* I, 174-175), a outrepassé ses pouvoirs. Ces plaintes évoquent celles de Synesius de Cyrène auprès du préfet Anthemius. À propos des Égyptiens évincés des hautes charges, cf. *ep.* I, 499, *ib.*, c. 448.

(4) *Ep.* I, 311, *ib.*, c. 361. L'empereur en question est Théodose II, car il s'agit du concile d'Ephèse. Dans une autre lettre, *ep.* I, 35, *ib.*, c. 204, où il s'agit des abus du pouvoir, Isidore peut s'adresser aussi bien à Théodose I qu'à Théodose II.

(5) *Ep.* I, 370, *ib.*, c. 392: Isidore met Cyrille en garde contre l'injustice, la flatterie et les querelles intestines de l'Eglise.

(6) *Ep.* I, 324, *ib.*, c. 369, sur l'injustice, et 323, *ib.*, sur l'Incarnation.

(7) Réhabilitation qui aurait en lieu grâce à S. Isidore en 418, selon Nicéphore Callisthe, cf. E. BOUVY, *art. cité*, 200. Mais Chr. Baur, *o. c.*, II, 378-380, estime qu'elle ne peut se placer qu'avant 430, sans date précise, et que S. Cyrille obéit surtout à des pression extérieures.

(8) SYNESIUS, *ep.* 66, *P. G.*, t. 66, c. 1408, où Synesius s'excuse presque en disant à Théophile qu'il convient de dépouiller la haine quand il s'agit des morts. Théophile était cependant l'ami de Synesius qu'il avait consacré évêque de Cyrène.

plus par son action épistolaire que par des démarches, mal connues d'ailleurs, auprès d'autorités ecclésiastiques. Comme S. Nil, il vantait avec ferveur à ses correspondants les œuvres et l'exemple de celui qu'il considérait comme un grand docteur. Au grammairien Ophelius, il rappelait l'admiration que le rhéteur Libanius avait éprouvée, jadis, pour le talent littéraire de Jean à propos d'un éloquent panégyrique des empereurs (1). À son ami Eustathius, il conseillait de méditer le portrait du prêtre modèle, brossé par Jean dans son traité *Du Sacerdoce* (2). À son homonyme, le diacre Isidore, il montrait le style parfait et le fond solide du célèbre *Commentaire sur l'épître de Paul aux Romains* (3). Aussi comprend-on qu'avec le recul du temps S. Isidore ait été consideré par Nicéphore Calliste comme l'un des disciples de Chrysostome, aux côtés de Nil, Euthyme, Syméon, Marc l'ascète et Théodoret (4).

* * *

Le premier éditeur des œuvres complètes de S. Jean Chrysostome, H. Savile, a dit que celui-ci *quasi Graecorum deus habetur* (5). Dès le Ve siècle, cela fut vrai. Quelle imposante coalition d'amis et d'admirateurs ne fallut-il pas pour contraindre un empereur autocrate, le fils d'Arcadius et d'Eudoxie, à réhabiliter un patriarche mort en exil pour crime d'État et compromis par la sympathies de l'Empire d'Occident ? En effet, l'intervention du pape Innocent Ier en faveur de Jean avait été si énergiquement appuyée par Honorius et son ministre Stilicon, que le préfet du prétoire d'Orient, Anthemius, avait expulsé les légats pontificaux en 405, persécuté les johannites, considérés comme les clients du gouvernement occidental, et relégué jusqu'à Comaan Pontique l'exilé de Cucuse (6). Plus tard, quand la prise de Rome en 410 et les grandes invasions barbares eurent affaibli l'Empire d'Honorius, Constantinople redouta moins la politique pontificale: Innocent Ier put obtenir, dès 413, d'Alexandre d'Antioche la réhabilitation de Chrysostome; à partir de 418, les patriarches de la capitale et d'Alexandrie s'y résignèrent à leur tour (7); enfin, Théodose II, qui avait renoué l'alliance avec les empereurs d'Occident, Honorius et Valentinien III, ordonna la cérémonie réparatrice du 7 janvier 438.

(1) ISIDORE, *ep.* II, 42, *P. G.*, t. 78, c. 484; il transcrit même la lettre d'éloges soi-disant envoyée par Libanius à Jean, alors débutant.

(2) *Ep.* I, 156, *ib.*, c. 288.

(3) *Ep.* V, 32, *ib.*, c. 1348.

(4) Pour la critique de ce texte, cf. E. BOUVY, *art. cité*, 196-197.

(5) *S. Ioannis Chrysostomi opera omnia*, t. I, *Praefatio ad lectorem*, Eton, 1612. Cette édition en 8 volumes précéda de peu l'édition en 12 volumes faite par le jésuite Fronton du Duc, à Paris, de 1609 à 1633.

(6) E. DEMOUGEOT, *o. c.*, 330-348.

(7) *Ib.*, 350.

Mais la victoire posthume de S. Jean Chrysostome était l'œuvre, essentiellement, des sympathies qui entourèrent sa mémoire. Les quatre témoignages que nous venons d'étudier sont, parmi beaucoup d'autres, anonymes, les signes d'un mouvement d'opinions qui fit du patriarche persécuté le héros des catholiques orientaux. Déjà s'annonce l'indépendance religieuse, sinon la séparation, des deux moitiés orthodoxes du monde romain. En Occident, malgré les papes qui l'avaient aidé (1), malgré S. Augustin qui s'efforça de l'arracher aux pélagiens et de le faire connaître aux Latins (2), Chrysostome, devenu S. Jean de Constantinople, n'eut jamais un vaste public de disciples et d'admirateurs. De plus en plus, il fut la proprieté de l'Église grecque, la fleur de la catholicité hellénique, ce que ni un S. Basile de Césarée, ni un S. Grégoire de Nazianze n'avaient été avant lui.

(1) Selon Palladius, *Dial.*, XII, *P. G.*, t. 47, l'intervention d'Innocent fit répandre les œuvres de Chrysostome en Occident.

(2) S. Augustin, qui semble l'ignorer en 405, défendit son orthodoxie, en 421, dans le *Contra Julianum*, I, 6, 22, *P. L.*, t. 44, c. 564, sqq. Les pélagiens avaient été les premiers à le traduire, avec leur chef, Julien d'Éclane, en 418, dans ses *Libri IV ad Turbantium.*

RICHTLINIEN FÜR DIE HERAUSGABE BYZANTINISCHER URKUNDEN

F. Dölger

Die Fälle, in welchen unsachgemäss herausgegebene byzantinische Urkunden mehr Verwirrung stiften als wissenschaftliche Förderung erbringen, sind auch heute noch nicht ganz selten. Es empfiehlt sich deshalb, den Forschern Richtlinien an die Hand zu geben, welche auf den bisherigen Erfahrungen beruhen und die Erfordernisse berücksichtigen, die an eine Urkundenausgabe heute auf Grund der allgemeingeschichtlichen und der diplomatischen Problemlage zu stellen sind. Es hat sich hiefür aus der Erfahrung der Diplomatik auf anderen historischen Gebieten, aber auch auf Grund der besonderen Bedürfnisse der byzantinischen Diplomatik schon ein Idealschema herausgebildet, das den Herausgebern byzantinischer Urkunden nach Beschluss des VIII. Internationalen Byzantinistenkongresses empfohlen wird.

I. *Allgemeines und Grundsätzliches. Original und Kopie.*

Die Originalurkunde ist — im Gegensatz zu literarischen Texten — ein Schriftstück, das vom Urheber (Aussteller) selbst stammt oder doch unter seiner zumeist durch Unterschrift oder Handzeichen bekundeten Verantwortlichkeit ausgegeben worden ist. Daraus folgt, dass wir dasjenige, was wir bei literarisch überlieferten Texten auf Grund von zahlreichen Textzeugen durch textkritische Überlegungen erst mühsam zu ermitteln suchen: die ursprüngliche oder doch mutmasslich ursprüngliche Form des Textes, im Urkunden original unmittelbar vor uns haben. Hieraus wiederum ergibt sich die Methode der Edition, welche zwischen Original und Kopie einen grundlegenden Unterschied machen muss: das Original muss zweifellos so ediert werden, wie es ist, d. h. samt allen den oft für den Aussteller oder seine Kanzlei lehrreichen Fehlern und orthographischen Unebenheiten; bei der Kopie dagegen ist, wie bei den literarischen Texten, die mutmassliche Form des Originals auf Grund der in der Diplomatik für die einzelne Urkundenart oder für die einzelne Kanzlei ermittelten Spracheigentümlichkeiten und Formeln erst zu gewinnen. Damit ist auch schon die unterschiedliche Form des Apparates für Originale und Kopien geboten: während bei Originalen etwaige Fehler des Textes im Apparat berichtigt werden müssen, um dem Benutzer das glatte Verständnis des Textes zu ermöglichen (sog. «umgekehrter Apparat»), ist bei Kopien im allgemeinen (Ausnahmen siehe unten) so wie bei literarischen Texten zu verfahren: der Text wird in seiner emendierten Form geboten, die Abweichungen der Vorlage werden, soweit

sie erheblich sind, im Apparat verzeichnet. Sollten ausnahmsweise zwei oder mehr gleichlautende Originale vorhanden sein, so wird dem Text dasjenige zugrundegelegt, welches die geringste Zahl von grammatischen Unregelmässigkeiten aufweist; die Abweichungen der weiteren Originale werden im Apparat verzeichnet. Sind Kopien neben dem Original vorhanden, so sind sie im allgemeinen für die Textgestaltung nur dann von Wert, wenn sie an Stellen, an welchen das Original inzwischen mechanisch beschädigt worden ist, die Möglichkeit zur Ergänzung bieten oder aufschlussreiche Vermerke zum Texte enthalten.

Bei Urkunden, welche aus amtlichen Kanzleien stammen (also etwa Kaiser-, Despoten-, Patriarchen- oder Bischofsurkunden), werden sich aus diesem Grundsatz selten Zweifel ergeben. Anders ist es oft bei Privaturkunden, die nicht selten in der Volkssprache abgefasst und dazu noch anorthographisch niedergeschrieben sind; das Verständnis solcher Texte ist dann so sehr erschwert, dass dem Herausgeber die Pflicht erwächst, sie in einer zum mindesten orthographisch berichtigten Form vorzulegen. Selbstverständlich muss auch in diesem Falle die grammatische und stilistische Form der Texte unangestastet bleiben; die orthographischen Fehler aber (Itazismen, Doppelkonsonanten, Vertauschung von ε und αι) müssen im Apparat derart berichtigt werden, dass der Text auch für einen Durchschnittsbenutzer verständlich wird (grammatische und stilistische Bemerkungen können dann in den Erläuterungen [siehe unten] hinzugefügt werden). Sind die Unebenheiten so zahlreich, dass ein unübersichtlicher Apparat entstehen würde, so empfiehlt es sich, den emendierten Text in extenso parallel neben (oder unter oder hinter) dem verwilderten Originaltext abzudrucken (Beispiel: F. Babinger – F. Dölger, Der früheste Staatsvertrag Mehmed's II. vom Jahre 1446, Orientalia Christiana Periodica 15 [1949] 234 ff.). Dies wird häufig eine Kostenfrage sein.

Bei der Behandlung von Kopien empfiehlt es sich folgende beiden Überlieferungsformen zu unterscheiden: 1) offizielle Kopien, d. h. solche, welche mit der Absicht ausgestellt sind, rechtlichen Zwecken zu dienen; sie werden zumeist daran erkenntlich sein, dass sie auf ein besonderes Blatt geschrieben und in einer Beglaubigungsformel ausdrücklich als Kopien bezeichnet sind, oder dass sie die Textanordnung und die übrigen Äusserlichkeiten des Originals auch graphisch nachzuahmen suchen; dazu zählen freilich auch die Texte in Urbaren u. ä., nicht jedoch in Registern und Konzeptbüchern; 2) literarische Kopien, d. h. solche, welche nur als Einlage in juristischen Beweisführungen oder in Kommentaren eingeschaltet sind; sie bieten, ihrem Verwendungszweck entsprechend, die Urkundentexte zumeist verkürzt oder doch ohne das diplomatische Beiwerk. Die erstere Art von Kopien soll nach der Methode der Originale, die zweite Art nach derjenigen der literarischen Überlieferung ediert werden.

II. *Das praktische Verfahren.*

1. Der Text.

Der Text der Urkunde soll — der Raumersparnis und Übersichtlichkeit halber — fortlaufend gedruckt werden. Doch sind die Zeilen der Vorlage (d. h. des Originals) durch || abzuteilen und die Zeilenzahlen der Vorlage über oder neben diesem Trennungszeichen anzugeben. Randzählung der Zeilenzahlen des Druckes ist dann zwecklos.

Im einzelnen sind folgende Regeln zu beachten:

a) Grosse Anfangsbuchstaben (Initialen) sollen nur beim ersten Wort des Textes sowie bei Eigennamen (Personen- und Ortsnamen) gesetzt werden. Dadurch wird das Aufsuchen dieser Eigennamen erleichtert.

b) Bezüglich der textkritischen Zeichen empfiehlt es sich, zwecks leichterer Verständigung den praktisch allgemein als verbindlich anerkannten Regeln des *Emploi des signes critiques* (1938) zu folgen. Im einzelnen:

. . . unter einzelnen Buchstaben bedeutet, dass die Buchstaben in der Vorlage nur undeutlich erkennbar sind oder dass die vorhandenen mehrdeutigen Buchstabenreste mit der vom Herausgeber vorgeschlagenen Ergänzung in Einklang gebracht werden können.

( ) bedeutet die Auflösung einer Abkürzung. Diese Bezeichnung ist bei Originalen, welche aus einer (weltlichen oder geistlichen) Kanzlei hervorgegangen sind, unerlässlich, da sich daraus unter Umständen Kriterien zur Bestimmung von Kanzleibräuchen oder zur Identifizierung einzelner Schreiber ergeben können. Doch sollen die Ligaturen für ου und στ sowie die Abkürzung für καί wegen der Übersichtlichkeit des Textes nicht durch ( ) bezeichnet werden. Ebenso kann auf Bezeichnung der Abkürznngen bei Privaturkunden überhaupt verzichtet werden. Ungewöhnliche oder seltene Abkürzungen (z. B. ν̊ν̊ für νομίσματα) sollen in den Erläuterungen zur Schrift (siehe unten) mit Zeilenangabe vermerkt werden.

[ ] bedeutet, dass der Herausgeber an mechanisch zerstörten Stellen des Textes ergänzt hat. Wird vom Herausgeber kein Ergänzungsvorschlag gemacht, so sind zwischen die [ ] soviele Punkte zu setzen, als Buchstaben vermutlich in der Vorlage ausgefallen sind. Sind mehr als 10 Buchstaben ausgefallen, so können zwischen die Klammern 5 Punkte und daneben die Zahl der vermutlich ausgefallenen Buchstaben gesetzt werden.

⟨ ⟩ bedeutet, dass der Schreiber der Urkunde die zwischen ⟨ ⟩ stehenden Wörter bzw. Buchstaben durch Unachtsamkeit ausgelassen hat.

{ } bedeutet, dass der Schreiber die zwischen { } gesetzten Wörter bzw. Buchstaben aus Unachtsamkeit überzählig (z. B. doppelt) gesetzt hat, dass sie also für das Verständnis des Textes zu streichen sind.

Die Anwendung dieser textkritischen Zeichen gilt nur für Originale oder originalartige Kopien (siehe oben).

c) Die I n t e r p u n k t i o n muss vom Herausgeber sinngemäss nach der Art der Herausgabe literarischer Texte eingesetzt werden und braucht nicht mit derjenigen der Vorlage übereinzustimmen. Erfahrungsgemäss entspricht die Interpunktion der Originale häufig nicht den Sinnabschnitten, insbesondere wird der Hochpunkt auch von den Urkundenschreibern manchmal willkürlich gesetzt. Die Setzung einer sinngemässen Interpunktion, die oft erst das Verständnis der Texte ermöglicht und davon Zeugnis ablegt, dass der Herausgeber den Text vollständig durchdacht hat, ist eine verantwortungsvolle Aufgabe; doch hat es nur in Zweifelsfällen Sinn eine vom Original abweichende Interpunktion im Apparat zu vermerken.

d) In der Vorlage fehlendes Iota subscriptum sowie vereinzelt fehlende Akzente und Spiritus werden « stillschweigend », d. h. ohne Vermerk im Apparat, ergänzt. Falsche Akzente sollen im Apparat nur dann vermerkt werden, wenn sie an falscher S t e l l e stehen. Doppelakzente sind, da sie für sprachliche Untersuchungen von Bedeutung sein können, zu vermerken.

e) Vom Herausgeber n i c h t v e r s t a n d e n e Stellen müssen zwischen + + gesetzt werden, um anzudeuten, dass der Herausgeber die Stelle nicht völlig verstanden hat und für verderbt hält; der Benutzer muss durch dieses Zeichen über diesen Umstand unterrichtet werden, um nicht unnütz Zeit auf die Interpretation einer Stelle zu verwenden, welche der Herausgeber schon gewissenhaft geprüft und als verderbt erkannt hat.

f) Stellen, welche in der Vorlage durch besondere H e r v o r h e b u n g gekennzeichnet sind (z. B. andere Hand, andere Tinte), sind im Text durch S p e r r u n g zu markieren. Diese Besonderheiten sind in der diplomatischen Beschreibung (siehe unten) zusammenzufassen.

g) Für den A p p a r a t gelten die allgemeinen Regeln für die Anlage von Apparaten. Die Zeilen sind nach der im Texte angewandten Zählung zu bezeichnen; das Wort, das im Texte falsch steht und im Apparat verbessert werden soll, braucht dort nicht mitangegeben zu werden, wenn es in der betreffenden Zeile nur einmal vorkommt. Enthält der Text Zitate (z. B. aus der Bibel), so sind sie im Text k u r s i v zu drucken und in einem besonderen Apparat, der über dem kritischen Apparat stehen soll, nach Möglichkeit zu identifizieren.

2. Die Erläuterung.

Es ist von zweifelhaftem Wert, wenn dem Leser, wie es oft geschieht, nur der Text einer Urkunde geboten wird. Um ihm die Kontrolle zu ermöglichen und um die Urkunde auch für die Diplomatik und die Kanzleigeschichte nutzbar zu machen, bedarf es einer genauen Beschreibung des betreffenden Stückes. Nicht weniger wichtig ist es für jene zahlreichen Benutzer des Textes, welche die Ausgabe nur konsultieren wollen, deren Inhalt in einem kurzen, aber alles Wesentliche, besonders auch alle Eigennamen, enthaltenden Kopfregest zusammenzufassen und in einer sachlichen Erläuterung die Fachausdrücke sowie die prosopographischen und topographischen Elemente der Urkunde zu klären.

Um eine rasche Orientierung in diesem Sinne zu ermöglichen, empfiehlt es sich, diese Erläuterungen in folgender Anordnung zu gruppieren. Nachdem bei jeder Urkunde rechts oben das Weltjahr, wenn möglich mit Indiktion, Monats- und Tagesdatum in Klammern, darunter das entsprechende Jahr der christlichen Ära in Fettdruck, ferner links oben die möglichst dem Texte der Urkunde selbst zu entnehmende Fachbezeichnung ihrer Gattung (χρυσόβουλλος λόγος, διάπρασις u. dgl.) angegeben und in dem darauf folgenden Kopfregest der Inhalt der Urkunde nach den eben angeführten Grundsätzen in möglichster Kürze verzeichnet ist, folgen v o r dem griechischen Texte noch folgende Angaben:

a) Aufbewahrungsort der Urkunde, möglichst mit Angabe der Archiv-Signatur; Verzeichnung sämtlicher bekannter Kopien; gegebenenfalls Bemerkungen über ihren Überlieferungswert;

b) Beschreibung der Urkunde:

α) Erhaltungszustand, Beschädigungen;

β) Beschreibstoff; Pergament oder Papier; ev. Wasserzeichen, Lineatur und Randliniierung; Klebungen (oben auf unten oder unten auf oben);

γ) genaue Längen- und Breitenmasse nach cm oder mm; die Masse der einzelnen Klebungen; die Masse der Plica; Anzahl und Anordnung der Siegellöcher;

δ) Farbe der Tinte(n);

ε) Beschreibung des Siegels (Recto; Verso; Bild und Beschriftung; Befestigungsart; Stoff, Länge und Farbe der Siegelschnur); beim Fehlen eines Siegels: Besiegelungsspuren;

ζ) alte Vermerke auf der Rückseite der Urkunde;

η) Charakterisierung der Schrift bzw. der verschiedenen Schriften mit Angaben über paläographische Besonderheiten (seltene Abkürzungen u. dgl.);

ϑ) Diplomatisches: Kanzleimässigkeit der Urkunde; Angaben, inwieweit sie mit den in der Diplomatik bisher ermittelten Merkmalen ihrer Gattung übereinstimmt; Echtheitsfragen;

ι) Bemerkungen über Sprache und Orthographie der Urkunde;

κ) Verzeichnung früherer Ausgaben;

λ) Zusammenstellung der in der herausgegebenen Urkunde erwähnten oder benutzten Urkunden mit Angabe, ob sie erhalten oder verloren sind (ev. mit Hinweis auf die vorhandene Ausgabe oder ein Regest).

Hierauf folgt der Text der Urkunde, dann Angaben **hinter** dem Text:

c) Allgemeine Bemerkungen über die sachliche (allgemeingeschichtliche, verwaltungs- und sozialgeschichtliche, wirtschaftsgeschichtliche und juristische) Bedeutung der Urkunde;

d) Erläuterung einzelner Namen und Termini unter Zeilenangabe.

Die Gruppierung dieser Angaben, vor allem diejenige vor oder hinter dem Text, ist von sekundärer Bedeutung; sie hat sich hinsichtlich der Anordnung vielfach als zweckmässig erwiesen, kann aber natürlich jeweils den besonderen Verhältnissen angepasst werden.

Jede moderne Ausgabe sei es einer einzelnen Urkunde oder einer Gruppe von solchen muss alphabetische **Indices** erhalten. Es empfiehlt sich in einem I. Index die Eigennamen (Personen- und Ortsnamen), in einem II. die selteneren Wörter sowie die Fachausdrücke militärischer, verwaltungstechnischer und wirtschaftlicher Art zusammenzufassen. Dabei soll von zusammenfassenden Gruppenschlagwörtern (z. B. « Liturgisches ») auf spezielle Schlagwörter (z. B. « Prozession », « Taufe », « Weihe » u. ä.) verwiesen werden.

Schliesslich sollte heute keine einigermassen bedeutsame Urkunde ohne ein **Facsimile** herausgegeben werden, welches dem Benutzer die Nachprüfung des Textes ermöglicht. Wenn eine vollständige Facsimilierung nicht möglich ist, so ist es erwünscht, dass wenigstens die diplomatisch wichtigsten Teile, vor allem der Kopf der Urkunde, die Unterschrift, zeitgenössische Dorsalvermerke sowie etwa 3-4 Zeilen des Textes, im Facsimile beigegeben werden.

Diese « Richtlinien » sollen nur Anhaltspunkte für eine den Erfordernissen der Wissenschaft genügende Ausgabe sein, wie man sie in der grossen Mehrzahl der Fälle wird verwenden können. Es wird aber immer wieder Fälle geben, in denen der Herausgeber sich aus guten Gründen zu einem abweichenden Verfahren entscheiden muss, häufig wird er auch durch die Knappheit des zur Verfügung stehenden Raumes und ähnliche äussere Umstände gezwungen sein, auf einige Angaben zu verzichten. Doch sollte er sich jederzeit bewusst sein, was heute von einer Urkundenausgabe erwartet wird, und den aufgestellten Richtlinien nach Möglichkeit Rechnung tragen.

QUELQUES DOCUMENTS BYZANTINS DES ARCHIVES DU MONT ATHOS

D'APRÈS LES COPIES DE MINOÏDE MYNAS (1843), CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS

P. K. ENEPEKIDÈS

Dans la jeune histoire de la diplomatique byzantine domine un fait curieux, c'est-à-dire que les sources principales de cette discipline, en fait les archives du Mont Athos, demeurent, pour les chercheurs qui ne sont pas privilégiés d'une occasion ou d'un simple hasard, pratiquement inaccessibles. On sait que les deux grandes entreprises françaises et allemandes pour une exploitation systématique des documents des archives du Mont Athos coïncident avec une période en Grèce triste et tourmentée.

Aussi, chaque trouvaille dans ce sens, faite en dehors de la Sainte Montagne, mérite notre joie, et même quelquefois l'étude et la publication. Évidemment, ce qu'on découvre dans les archives profanes, ce sont, pour la plupart, des copies bonnes ou mauvaises, qui rendent quand même service, et remplacent à la rigueur leurs originaux inaccessibles. Dans les grandes publications de Petit, de Lemerle et de Dölger, les copies du moine Theodorète (1) ont une place considérable par les éléments qu'elles contiennent.

Je vais vous parler maintenant des copies peu connues ou même inconnues d'un pélerin du Mont Athos, qui a visité et exploité, en dépassant un peu les bornes, les archives du Mont Athos en 1843, donc avant Uspenskij, sans avoir eu la chance de publier les textes qu'il a copiés. Il s'agit de Minoïde Mynas qui, chargé par le Gouvernement Français, a réalisé trois missions en Orient dont les résultats ont enrichi considérablement le fonds du Supplément Grec de la Bibliothèque Nationale à Paris.

C'est à Henri Omont surtout que nous devons une biographie de Mynas, extraite de ses papiers conservés également à la Nationale de Paris (2).

(1) V. sur ce copiste un article dans la *Byz. Zeits.* 44 (1951) 343-346.

(2) En voici le titre: *Minoïde Mynas et ses missions en Orient (1840-1855)*, Paris 1916 (Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. LX, pp. 337-419. Du même auteur: *Manuscrits grecs du Mont Athos provenant de Minoïde Mynas*, dans: Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *Comptes rendus des séances de l'année 1919*, pp. 308-313 (Ms. Suppl. Grec 1351). – *Description du Mont Athos par Minoïde Mynas* (1842), Paris 1915 (d'après le ms. 1251 du Suppl. Gr.). Voir aussi: *Nouvelle Biographie Générale*, t. 35 (1861) col. 600-601 – N. Ἑλληνομνήμων, t. 5 (1908) 350 sq., (1914) 313-315, 12 (1915) 481, 13 (1916) 369-373 – A. DAIN, *Les Manus-*

Mynas était originaire de Macédoine, né probablement vers 1790, mort en février 1860 à Paris. Il vivotait dans la capitale, comme la plupart des Grecs de son époque, en pratiquant divers expédients: tantôt professeur de grec moderne, tantôt traducteur ou copiste, et surtout écrivain d'ouvrages patriotiques ou sur la question de langue qui, à Paris, sous Coray, bat son plein. En 1840, le Ministre Villemain chargea Mynas d'aller explorer les bibliothèques de la Turquie d'Europe et de l'Asie Mineure, et d'acheter ou de transcrire les manuscrits grecs qui lui paraîtraient offrir de l'intérêt. Cette mission fut fructueuse et a rendu Mynas célèbre, surtout par la découverte de deux manuscrits inconnus: l'un contenant une réfutation de toutes les hérésies et paraissant être l'œuvre de saint Hippolyte, l'autre renfermant des fables choliambiques de Babrius et dont le manuscrit original fut vendu par lui subrepticement au British Museum (Addit. 22087). Il est vrai que la réputation de Mynas dans la tradition des pélerins ou chercheurs athonites laisse beaucoup à désirer (1). Mais c'est là une autre question, de savoir comment les manuscrits de Mynas ont été acquis après sa mort par la Bibliothèque Nationale. Omont se contente de signaler que le Ministre de l'Intérieur a donné l'ordre de les réquisitionner pour qu'ils ne soient pas vendus en Angleterre.

En somme, nous signalons qu'un dépouillement attentif des papiers de Minoïde Mynas nous a montré que:

1) une nouvelle étude sur la vie et l'œuvre de Mynas est nécessaire;

2) des extraits tirés de sa correspondance, qui présente une mine de renseignements sur les Grecs et les évènements de son époque, compléteraient d'une façon utile l'histoire de l'hellénisme en France pendant la première moitié du 19^{me} siècle;

3) ses copies de documents d'archives byzantins, de manuscrits, et ses descriptions des antiquités mineures athonites ne sont pas dénuées d'intérêt.

Voici, en détail, le dernier point qui nous intéresse plus particulièrement:

Mynas a eu la grande chance d'agir dans les couvents du Mont Athos avec une grande liberté, malgré les plaintes formulées dans son journal contre

crits juridiques de Minoïde Mynas, dans *Actes du VI^{e} Congrès International d'Études Byzantines*, Paris 1950, t. I, pp. 355-358. – Une bibliographie de Minoïde Mynas dressée par lui-même se trouve dans son livre, Γεωργίου Σχολαρίου τοῦ καὶ Γενναδίου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως κατὰ τῶν τοῦ Πλήθωνος ἀποριῶν ἐπ' Ἀριστοτέλει· σύγγραμμα εὑρεθὲν ἐν ἀντιγράφῳ τέως ἀγνώστου, διορθωθὲν καὶ ἐκδοθὲν πρῶτον μετὰ περὶ Ἑνώσεως ἀνεκδότου Ἀριστοτέλους καὶ παρεκβολῶν ὑπὸ Μινωΐδου Μηνᾶ. Βιβλίον πρῶτον, Paris 1838, pp. 201-211. La Bibliothèque Nationale à Paris possède 2 exemplaires de ce livre sous la cote C 4216 et Z Renan 3760. – V. encore: M. L. CONCASTY, *Le Fonds « Supplément grec » du Département des mss. de la Bibliothèque Nationale de Paris*, *Byzantion*, t. 20 (1950) pp. 21-26 (p. 22 f).

(1) Cf. COSMAS VLACHOS, Ἡ χερσόνησος τοῦ Ἁγίου Ὄρους Ἄθω καὶ αἱ ἐν αὐτῇ μοναὶ καὶ μοναχοὶ πάλαι τε καὶ νῦν. Μελέτη ἱστορικὴ καὶ κριτική, Volo 1903, p. 354.

certains monastères. Il a travaillé pendant l'année 1843 et copié des documents d'archives dans les couvents suivants: Ésphigménou, Chilandar, Xéropotamou et Konstamonitou. Nous possédons aussi quelques copies de documents du couvent de Vazélon près de Trébizonde, dans le ms. 1248 du Suppl. Gr. (1).

Au couvent d'Ésphigménou, Mynas a transcrit vingt chrysobulles, prostagmata, sigilles et six praktika, pour la plupart fragmentaires, conservés aujourd'hui dans le manuscrit 754 du Supplément Grec de la Bibliothèque Nationale à Paris. De ces documents, les vingt chrysobulles, prostagmata etc.., que nous indiquons ci-dessous, ont déjà été publiés, d'après leur ordre chronologique, par Gédéon, Petit-Regel, Soloviev-Mošin et Dölger. Or dans aucune de ces publications on ne mentionne le premier copiste des documents, Mynas, bien que l'on eût pu croire que l'ouvrage d'Omont sur Mynas aurait attiré l'attention des byzantinistes sur ses papiers.

Voici la liste: (Ms 754 du Supplément Grec à Paris).

Fol. 194r: Ed. Dölger, Schatzkammern (= Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges, Münich 1948) N° 51.

Fol. 194r-195r: Ed. Petit-Regel (= Actes d'Ésphigménou, Vizantijskij Vremennik, appendice au t. XII, St-Pétersbourg 1906) N° XIII, et Soloviev-Mošin (= Actes grecs des souverains serbes (en serbe), Beograd 1936) N° XV, pp. 112-114.

Fol. 195^{r}-195^{v}: Ed. Gédéon Ὁ Ἄθως, Ἀναμνήσεις — ἔγγραφα — σημειώσεις, C/ple 1883) pp. 79-80.

Fol. 195^{v}-196^{r}: Ed. Gédéon, ibid. pp. 81-84.

Fol. 196^{v}: Ed. Gédéon, p. 84.

Fol. 196^{v}-197^{r}: Ed. Petit-Regel, N° XX

Fol. 197^{r}-197^{v}: Ed. Petit-Regel, N° XIX

Fol. 197^{v}-198^{v}: Ed. Petit-Regel, N° XIV

Fol. 198^{v}-199^{r}. Ed. Dölger, Schatzkammern N° 39

Fol. 199^{r}: Ed. Petit-Regel, N° IX

Fol. 199^{r}-199^{v}: Ed. Petit-Regel N° VIII

Fol. 200^{r}: Ed. Petit-Regel, N° XI

Fol. 200^{r}: Ed. Petit-Regel, N° XII

Fol. 201^{r}-201^{v}: Ed. Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, 9 (1889) p. 111 et Petit-Regel N° VI (Mynas ajoute quelques commentaires)

Fol. 201^{v}: Ed. Petit-Regel, N° X

Fol. 202^{r}-203^{r} et Fol. 204^{r}: Six praktika fragmentaires inédits mais connus par d'autres copies conservées au couvent du Kutlumus. Nous devons ce renseignement à M. P. Lemerle qui est en possession des photographies des copies du Kutlumus, copies qu'il publiera prochainement. Le sizième

(1) Fol. 191^{r}-193^{r}: éd. Miklosich-Müller (*Acta et Diplomata*) t. 5 pp. 261-264.

praktikon (Fol. 204r), dont Mynas nous a donné une petite partie, n'ayant pu lire l'autre, est inconnu et inédit. Dépourvu de date, il porte l'indication d'un anagrapheus appelé Alexios [1].

Fol. 203r-203v: Ed. Petit-Regel, No III

Fol. 203v-204r: Ed. Petit-Regel No XI,

Fol. 204r: « Une autre bulle d'or en langue slave du prince de Serbie Γεωργίου καὶ τῶν υἱῶν αὐτοῦ, délivrée en 6798, savoir en 1248 (?), au mois de Septembre ». Il s'agit probablement de l'acte publié par Petit-Regel pp. 44-45.

Du couvent Xéropotamou, nous possédons dans le manuscrit du Supplément Grec 654 (Fol. 232r-235v) une copie de Mynas qui porte le titre (en grec): « Catalogue des chrysobulles, des prostagmata, des sigilles, des actes de donation, des recensements et de tous les autres actes anciens et nouveaux, turcs, valaques et grecs du couvent de Xéropotamou, année 1766 ». Nous avons collationné ce catalogue ancien, dont nous ne trouvons pas trace dans l'ouvrage principal de Binon sur Xéropotamou, avec celui d'Eudokimos (Histoire du couvent du Xéropotamou, Thessalonique 1926), sans avoir pu établir une concordance complète entre les actes y contenus, à cause de la confusion des titres des actes (prostagma – chrysobulle – sigillion) et l'omission des dates ou des incipit.

Dans le même manuscrit du Supplément Grec 654, nous trouvons cinq copies d'actes du couvent du Chilandar, tous publiés par Petit. En voici la liste:

Fol. 275v-278v: Ed. Petit (= Actes de Chilandar I. Actes grecs, Appendice au t. XVII (1911) du Vizantijskij Vremennik), pp. 55-59.

Fol. 279r-281r: Ed. Petit, No 32

Fol. 181v-283v: Ed. Petit, No 138

Fol. 284r-286r: Ed. Petit, No 49

Fol. 286v-289v: Ed. Petit, No 4.

Mynas ajoute souvent la description de petites délicatesses des couvents comme la suivante: « On m'a fait voir – écrit-il à la suite des documents du Chilandar – un bâton que le moine prétendait être un présent de la part d'Alexios Comnène fait à Savas, le fondateur de ce couvent, ayant en lettres slaves (l'inscription) que j'ai traduite ainsi en grec: « Ταύτην τὴν ῥάβδον ἐδωρήσατο βασιλεὺς Ἀλέξιος Κομνηνὸς τῷ ἁγίῳ Σάβᾳ εἰς δήλωσιν βασιλικῆς ἐξουσίας τοῦ ψηφίζειν μονοκρατορικῶς, ἡγεμονεύοντι 1181 ».

---

[1] A comparer un apographeus Alexios Amnos de l'année 1294 pour le couvent du Zographou, dans F. DÖLGER, *Sechs byzantinische Praktika des 14. Jahrhunderts für das Athoskloster Iberon*, dans *Abdhl. Bayer. Ak. Wiss., Phil.-hist. Kl.*, Neue Folge, Heft 28, 1949.

Parmi les quatre copies prises de documents du couvent de Konstamonitou, l'une (Fol. 266r-268r, du même ms. 654), un chrysobulle de l'Empereur Manuel Comnène, est déjà publiée par Smyrnakis, Τὸ Ἅγιον Ὄρος Athènes 1903, pp. 104-107 et rééditée par Dölger, Schatzkammern No 52.

Les trois autres sont des traductions de documents slaves:

Fol. 271r-272r: Un diplôme du despote serbe Juraj Branković en faveur du Celnik Radić confirmant les biens que Radić possédait sous de despote Étienne (septembre 1429–août 1430).

Fol. 272v-273r: Un autre diplôme du même despote qui énumère et confirme les villages appartenant au même Radić.

Fol. 268v-270v: Un acte de donation en faveur du couvent de Konstamonitou du Celnik Radić qui le reconstruit et en devient ctetor. L'acte émane de l'année 1434.

Ces trois actes slaves ont déjà été signalés par différents pélerins athonites, comme Grigorović-Barsky, Uspenskij, Langlois, etc... Après un premier dépouillement des publications des actes slaves en grec ou en slave pur, je les considérais comme inédits, lorsque l'amabilité et la grande science du Révérend Père Mošin de Zagreb, m'apprit que l'expédition de Sebastianov de 1855 a fait photographier les 5 actes slaves du couvent de Konstamonitou se trouvant maintenant à l'Académie des Sciences de Léningrad et que L. Stojanović en publia quatre d'après ces photographies dans son ouvrage « Stari srpski hrisovulji, etc. » dans le Spomenik de l'Académie Serbe T. III 1890, pp. 34-36. Novaković les réédita (abrégés) dans ses Zakonski Spomenici, etc. Beograd, 1912, pp. 333-337.

Étant donné que l'histoire du couvent de Konstamonitou reste un desideratum, ces trois actes en grec représentent des dates importantes pour l'étude du couvent, que son historien pourrait consulter non sans profit.

Ainsi se termine l'histoire d'un pélerin athonite, dont les copies ne sont pas – d'après notre esquisse – dénuées d'intérêt pour la diplomatique byzantine et l'histoire de ses précurseurs involontaires. Évidemment les copies de Mynas, pour la plupart fragmentaires, sont primitives, on n'y trouve aucune trace de l'édition diplomatique de documents d'archives de nos jours, mais elles représentent tout de même un des premiers essais officiels de dépouillement des trésors des archives du Mont Athos.

LE SOMMAIRE D'UN MANUSCRIT BYZANTIN INCONNU, ÉGARÉ DANS LE FONDS FRANÇAIS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE À PARIS

P. K. Enepekidès

Le ms. 6139 de l'ancien Fonds Français conservé à la Bibliothèque de Paris est un recueil contenant aussi des copies de lettres patriarcales faites par l'orientaliste et numismate français Antoine Galland (1646-1715): celui-ci, emmené en 1670 à Constantinople par l'ambassadeur marquis de Nointel, avait pour mission de faire relater le dogme et la doctrine de l'église grecque et de copier par sa connaissance (insuffisante) du grec vulgaire des actes authentiques ou des manuscrits.

Au fol. 17r de ce recueil de choses diverses, nous trouvons le titre suivant: « Index tractatuum quorundam in quodam codice Margunii propria manu descripto contentorum », ainsi que les incipit des opuscules que nous ferons suivre dans notre travail in extenso. Il s'agit donc d'un manuscrit ayant appartenu au célèbre évêque de Cythère Maxime Margounios (1549-1602), écrit de sa propre main.

Le fait que ce ms. qui contenait selon les incipit un important nombre d'opuscules du patriarche Georges Scholarios n'a pas été consulté par les éditeurs des œuvres complètes de Gennadios, nous fournit un indice de la parte du ms. même. Les éditeurs parlent d'un ms. Renaudot: « Ce ms., souvent cité par Renaudot au cours de son étude sur Georges Scholarios, est aujourd'hui perdu, et cette perte est d'autant plus regrettable qu'à en juger par les dates ajoutées ça et là aux titres, ce devait être un autographe ». Il est difficile de dire si le ms. Renaudot était notre ms. de Margounios ou s'il a servi de modèle à celui-là. En tout cas il est digne d'attention que les deux mss. avaient le même nombre et la même ordre des opuscules. Étant donné qu'un certain nombre de mss. ayant appartenu à Margunios fait aujourd'hui partie des différentes bibliothèques, il n'est pas entièrement exclu que ledit ms. se trouve dans les acquisitions non cataloguées d'une bibliothèque mineure.

Le sommaire contient en dehors de 16 opuscules de Scholarios aussi des œuvres et des homélies d'Origène, Nicolas Cabasilas, Démétrius Chrysoloras, Jean Chrysostome, Anastasius Sinaïte, Cosmas Vestitor, Georges évêque de Nicomédie, Nicolas archevêque de Myra, Théoctiste de Lesbos, Théodore Studite, Jean Monachos, André de Crète, Timothée de Jérusalem, Procope diacre et chartophylax, Alexandre Monachos, Michel Synkéllos, Léon presbytère et Basile de Séleukeia; en somme 45 opuscules (1).

---

(1) Le texte complet de cette communication se trouve aux mains de M. Henri Grégoire et sera publié probablement dans *Byzantion*.

LA VERSIONE IN GRECO VOLGARE DEL TESEIDA DEL BOCCACCIO

E. Follieri

Tra le opere giovanili del Boccaccio, quelle in cui lo scrittore vien rivelando a poco a poco a se stesso la sua intima vocazione narrativa, pur attraverso la congerie delle reminiscenze erudite e delle rievocazioni autobiografiche, il Teseida rappresenta, forse, il tentativo più ambizioso. Con questo lungo poema in ottave, ambientato nell'Atene mitica di Teseo, il Boccaccio, movendo sulle orme di Virgilio e di Stazio, si proponeva di cantare per primo, nel « volgar lazio », le armi di Marte. L'opera si può considerare fallita esteticamente, per la sovrapposizione tutta esterna dell'elemento mitologico ed antiquario alla fresca trama novellistica della vicenda: tuttavia il Teseida godette per più secoli grande favore nel pubblico dei lettori: stanno a dimostrarlo i numerosi manoscritti dei secoli XIV e XV, le edizioni (due del sec. XV, una del XVI), il rifacimento dello Chaucer nel racconto del Cavaliere, il primo dei suoi « Canterbury Tales », le versioni in francese e in greco moderno.

Di quest'ultima appunto intendiamo ora occuparci.

Gli studi sul Teseida italiano hanno avuto un notevole impulso negli ultimi 25 anni, grazie alla scoperta dell'autografo boccaccesco compiuta dal Vandelli nel 1929; alla classificazione della copiosa tradizione manoscritta stabilita dal Battaglia; alle due pregevoli edizioni critiche del Battaglia stesso e del Roncaglia, pubblicate rispettivamente nel 1938 e nel 1941; alle ricerche cronologiche che, movendo dagli studi condotti, al principio del secolo, dal Crescini, dal Savj-Lopez, dal Debenedetti, hanno permesso di assegnare la composizione del poema all'ultimo periodo del soggiorno napoletano del Boccaccio, e cioè agli anni 1339-40.

Una così vasta massa di indagini sul testo originale del Teseida ha fornito una solida base per una ricerca su questa versione in greco volgare, che rappresenta uno dei monumenti più notevoli della letteratura neogreca.

Tale ricerca era già stata tentata da due studiosi ben noti ai cultori di filologia bizantina: John Schmitt, il cui pregevole lavoro, dal titolo « La Théséide de Boccace et la Théséide grecque » venne pubblicato, nel 1892, nelle « Études de philologie néo-grecque » raccolte da Jean Psichari; Frederick Henry Marshall, autore di un breve articolo, comparso nella Byzantinische Zeitschrift del 1929-30. Lo studio dello Schmitt, che contiene anche un'accurata disamina delle fonti del Teseida del Boccaccio, fornisce utili notizie descrittive e storiche sulla versione greca, ma non può tuttavia giungere a conclusioni precise, per la mancanza, ai suoi tempi, di un'edizione critica del poema italiano. Lo scritto del Marshall vuol avere più che altro il valore di

una sommaria presentazione del Teseida greco, di cui l'autore trascrive un breve passo, e acclude un elenco di vocaboli.

Non è forse, quindi, inopportuno ritentare una trattazione il più possibile esauriente su tale argomento.

La versione in greco volgare del Teseida ci è giunta in due redazioni: la prima, più antica e più fedele all'originale italiano, è contenuta in un manoscritto della Biblioteca Nazionale di Parigi, il Parigino Greco 2898; la seconda, che è un rifacimento ed una correzione del testo primitivo, condotta però ormai indipendentemente dal poema boccaccesco, si trova manoscritta in un codice della Biblioteca Vaticana, il Palatino Greco 426, e stampata in un volume oggi rarissimo, edito a Venezia nel 1529.

I due manoscritti, entrambi cartacei, non sono stati redatti in epoche molto diverse: il Parigino viene infatti assegnato dall'Omont (1) alla fine del secolo XV - principio del sec. XVI, mentre il Palatino risale ai primi decenni del sec. XVI. Ambedue i codici sono mutili: ma, mentre i danni subiti dal Parigino non sono eccessivamente gravi, limitandosi alla caduta, complessivamente, di dieci carte, e allo spostamento di alcune altre al principio e alla fine (2), ben più vasta rovina ha colpito il Palatino, di cui non si è salvato che poco più della quarta parte, essendo andati perduti ben ventuno quaderni su ventinove.

Il Parigino fece parte della Biblioteca di Francesco I a Fontainebleau, e fu tra le mani, come attestano alcune note nell'interno, di Angelo Vergezio e del Du Cange. Dei suoi 233 fogli, solo i primi 110 sono occupati dalla traduzione del Teseida, esemplata su due colonne, con scrittura continua, senza distinzione di versi: i rimanenti contengono una redazione della Cronaca di Morea, pubblicata dallo Schmitt nel 1904 (3).

Oltre alle lacune dovute alla perdita di alcune carte, cui abbiamo già accennato, e che colpiscono il prologo (vv. 225-296), e i libri I (ott. 1-9, 8; 105, 6-123, 5), II (ott. 63, 5 - fine) e III (ott. 1-23, 5) del poema, il testo presenta anche numerose lacune interne, di cui la più grave è quella che va dal v. 2 dell'ott. 139 del l. I al v. 2 dell'ott. 5 del l. II; le altre si riducono alla caduta di singoli versi (in tutto una novantina), omessi qua e là per ragioni, soprattutto, di omeoteleuto.

Il ms. Palatino Greco 426 giunse alla Biblioteca Vaticana da Heidelberg, nel 1623, insieme con gli altri volumi inviati in dono a Gregorio XV da Massimiliano I di Baviera, dopo la conquista di quella città germanica. Si tratta di un codice miscellaneo, di complessive carte 101, di cui le prime 64 con-

(1) Omont H., *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1888, part III, p. 56.

(2) Per ripristinare la disposizione originaria, i fogli dovrebbero susseguirsi nel seguente ordine: 1, 8, 10 (lacuna di 2 carte), 11, 9, 12, 13, 2, 3, 4, 5, 6, 7, (lacuna di 2 carte), 14, 15 ecc...; 106, 109, 107, 108, 110.

(3) *The Chronicle of Morea*, edited by J. Schmitt, London 1904.

tengono la versione greca del Teseida. Questo manoscritto, esemplato su una colonna, con un verso ad ogni riga, è, come si è detto, estremamente frammentario: il solo libro del poema che esso conservi per intero è il VI; il prologo, i libri VIII e XII sono andati interamente perduti; degli altri, ci rimangono tratti più o meno brevi: I, 100, 5 - fine; II, 1-6, 6; III, 47 - fine; IV, 1-6; V, 53, 7 - fine; VII, 1-9 e 102, 7 - 148; IX, 48, 3 - fine; X, 1-9, 6; XI, 34, 5-80.

La sola lacuna interna controllabile è quella dell'ott. 132 del l. I.

L'edizione veneziana del Teseida fu pubblicata da Giovannantonio Niccolini da Sabbio e fratelli, nel Dicembre del 1529, come risulta dal colofone. Il volume, adespoto, reca il titolo Θησέος καὶ γάμοι τῆς Ἐμήλιας: esso comprende 180 carte non numerate, di cui l'ultima bianca, e si fregia dello stemma di Andrea Kounadis.

Il poema, distinto in ottave, scritte su una colonna, e separate fra loro da uno spazio bianco, è illustrato con undici xilografie, di cui le prime dieci sono state tratte, con qualche adattamento, dall'Iliade di Lucanis, pubblicata dai medesimi editori nel 1526; l'undicesima, invece, fu composta espressamente per il Teseida.

Il testo dell'edizione ha in comune con il ms. Palatino Greco 426 la lacuna dell'ott. I, 132; mancano inoltre l'ott. X, 49, due versi del sonetto introduttivo al l. IV (metà del v. 9, il v. 10, metà del v. 11) e alcune didascalie.

Dell'edizione veneziana si conoscono pochissime copie: due al British Museum, una alla Biblioteca Reale di Copenaghen, una a Dresda, una nella biblioteca privata del principe Mavrocordatos, una nel Ginnasio di Corfù, che è andata distrutta nell'ultima guerra. Le due copie esistenti in Italia erano rimaste finora a tutti sconosciute: una di esse si trova a Roma, nella Biblioteca Angelica, l'altra è nella Biblioteca Universitaria di Padova (1).

La copia dell'Angelica si distingue da tutte le altre per una singolarità tipografica: mentre negli altri esemplari del poema il titolo si presenta nella forma Θησέος καὶ γάμοι/τῆς Ἐμήλιας, la copia della Biblioteca Angelica reca Θησέος καὶ γάμου/τῆς Ἐμήλιας. La stampa è chiarissima sia nell'un caso che nell'altro e si deve escludere quindi che l'alterazione del titolo sia accidentale. È evidente perciò che il titolo è stato modificato quando già qualche copia era stata stampata: fatto, del resto, tutt'altro che infrequente.

Abbiamo già notato che il Ms. Palatino Greco 426 e l'edizione veneziana contengono entrambi una redazione seriore della versione greca. Ma le affinità fra i due testi sono talmente evidenti, che non si può non riconoscere fra di essi un legame strettissimo di dipendenza.

Tale osservazione era già stata fatta dallo Schmitt (2), il quale tuttavia sosteneva essere difficile stabilire la priorità dell'un testo sull'altro. Tuttavia

(1) Catalogate rispettivamente: Rari, 1-3-6; 35-C-79.

(2) Schmitt, J. *La Théséide de Boccace et la Théséide grecque*, pp. 317-318.

un esame approfondito mi ha permesso di giungere ad affermare con certezza che il Palatino Greco 426 è l'antecedente diretto ed immediato dell'edizione.

L'ipotesi contraria – che il ms. derivi dal testo a stampa – è esclusa dal fatto che il Palatino, in due punti, offre un testo più completo, in quanto esso presenta due versi del sonetto introduttivo al l. IV e una didascalia del l. VII che nell'edizione sono stati omessi (1).

Per il resto, il testo del ms. Palatino, (per quanto ci permette di affermarlo il suo stato gravemente lacunoso) è fondamentalmente identico a quello dell'edizione; tale identità, che investe, nella grandissima maggioranza, anche gli errori di itacismo e di ortografia in genere, non è intaccata che lievissimamente dalla presenza di alcune divergenze, che per la maggior parte si limitano a particolari grafici, e negli altri casi (che non arrivano nemmeno a un centinaio) si spiegano in buon numero come errori di stampa da un lato, come sviste facilmente correggibili dell'amanuense dall'altro.

Ma non mancano altri elementi che contribuiscano a dimostrare gli strettissimi rapporti intercorrenti tra il ms. Palatino e il testo a stampa. Il materiale cartaceo costituente il ms. è estremamente affine, e in parte identico, come ci dimostrano le filigrane, a quello di cui è composta l'edizione. Forti analogie tra i due testi si riscontrano anche nella disposizione esterna dell'opera, in cui le lettere iniziali dei versi dispari, sempre maiuscole, sporgono sul margine sinistro del foglio. Infine, il codice Palatino presenta alcune note concernenti le illustrazioni del testo a stampa: si tratta delle indicazioni destinate al tipografo, perchè collocasse al luogo giusto le ultime due xilografie che ornano il poema: la prima delle quali è la trentasettesima dell'Iliade di Lucanis (e infatti la nota consiste qui semplicemente nel numero 37, inserito tra l'ott. 60 e l'ott. 61 del l. V), la seconda è stata disegnata appositamente per il Teseida: e qui, tra le ottave 80 e 81 del l. V, si legge la scritta, in parte tagliata dal legatore, «a va la figura», da integrare, probabilmente, «qua va la figura».

Mi sembra che queste ultime osservazioni siano decisive, e che senz'altro si possa riconoscere nel ms. Palatino Greco 426 non solo il testo che servì di base all'edizione del Teseida greco, ma addirittura il manoscritto usato per la stampa nella tipografia dei fratelli Niccolini da Sabbio a Venezia, nell'anno 1529. Un ultimo particolare viene a confermarlo: le numerose impronte lasciate sui margini dei fogli del Palatino dall'inchiostro tipografico, che un nostro studioso chiamava, or non è molto, «le ferite gloriose» «che

(1) Ai vv. 9-12 del sonetto introduttivo del l. IV corrispondono solo due versi nel testo a stampa; inoltre, manca qui la didascalia che nel ms. precede l'ott. 120 del l. VII. Entrambe le lacune dell'edizione si spiegano benissimo: la prima è dovuta semplicemente ad omeoteleuto; la seconda è motivata probabilmente da esigenze tipografiche.

onorano... gli originali passati per le mani dei compositori in caratteri di piombo» (1).

Possiamo quindi ricostruire abbastanza sicuramente la storia interna ed esterna del ms. Palatino Greco 426: nato per preparare alle stampe un testo giudicato in più punti inintelligibile e scorretto, staccato che fosse dall'originale italiano, esso pervenne dalla tipografia veneziana, attraverso chissà quali peripezie, alla lontana Heidelberg, per tornare poi di là, sia pure mutilo, in Italia, a Roma, mentre i testi a stampa derivati da esso si spargevano, con una singolare diaspora, per tutta l'Europa.

Prima di procedere oltre, gioverà soffermarsi a considerare le modificazioni apportate dal rifacitore al testo originario della versione greca, quale è sostanzialmente rappresentato dal Parigino Greco 2898.

La maggior parte delle alterazioni della redazione primitiva del poema neogreco è dovuta alla correzione delle numerose irregolarità metriche commesse dal traduttore, spesso troppo preoccupato di seguir fedelmente il testo italiano (2). Altrove, il contenuto stesso del testo è sembrato illogico al rifacitore: e anche qui egli ha apportato le sue modificazioni, seguendo spesso quel criterio dell'ἀπρεπές, che fu uno dei principali strumenti di lavoro dei filologi alessandrini (3). Molte altre correzioni mira-

(1) A. CERLINI, *Scrittura e punteggiatura negli autografi dell'Ariosto*, in *Cultura Neolatina*, 1944-45 (voll. IV-V), p. 53.

(2) Esempi:

prol. 36: Parig. ἄναψεν καὶ πυρφλόγησε τὴν δύναμιν τῆς νεότης,
Ed. ἄναψε καὶ πυρφλόγησε δύναμιν τῆς νεότης.
prol. 138: Par. καὶ κάμνει αὐλάκι ἐδῶ καὶ κεῖ ὅπου τὸ νερὸ στραγγίζει
Ed. καὶ κάμνει αὐλάκι δῶ καὶ κεῖ ποῦ τὸ νερὸ στραγγίζει
I, 104, 6: Par. δι' αὐτὸ ἡ καρδίτσα μου ἔναι βαρειά, λυπᾶται πρὸς ἐσένα
Ed. γιὰ τοῦτο ἡ καρδία μου ἐχόλιασε 'ς ἐσένα ecc.

(3) Per esempio, al v. I, 56, 5 il testo italiano, descrivendo la battaglia tra Teseo e le Amazzoni, dice:

«e qual più cuore aveva, or si nasconde».

Fedelmente, il Parigino traduce:

ὅποιος εἶχεν καρδιὰν σκληρή, τότες ἐκεῖ ἐκρυβέτον

Il correttore ha sostituito, a καρδιὰν σκληρή, καρδιὰν δειλή:

ὅποιος εἶχε καρδιὰν δειλή, τότες ἐκεῖ κρυβέτον.

Terminata la battaglia, i Greci prendono varii provvedimenti difensivi: tra l'altro rimettono in mare le navi per compiere, con esse, diremo noi, azioni di disturbo. Il testo italiano dà, al v. I, 82, 3:

«e' legni loro in mar furon tirati»

che il Parigino rende:

καὶ πρὸς τὴν θάλασσαν ἔσυραν τὰ κάτεργά τους ὅλα,

mentre il rifacitore, pensando evidentemente alla preparazione di un accampamento navale, corregge:

καὶ εἰς τὴν γ ν ἐσύρασι τὰ κάτεργά τους ὅλα

no poi ad una semplificazione della frase, spesso contorta nel testo originario (1).

Troppo lungo sarebbe, però, esporre tutti i passi corretti nell'edizione veneziana: equivarrebbe quasi a rileggerla tutta, tanto minuziosa è stata l'opera del rifacitore.

Quanto alla lingua, noteremo, con lo Schmitt, un tono leggermente più letterario nell'edizione, rispetto al testo primitivo: tono che si rivela nell'uso, per es., di οὕτως in luogo di ἔτσι, e nella eliminazione di barbarismi troppo peregrini, ricalcati talora dal traduttore sull'italiano, come παρετέρης per « barattiere » (I, 105, 3) sostituito dall'edizione con κουρσάρις; νταμιτζέλα, « damigella » (VII, 128, 6), sostituito con κυρά; στεντάρδος (VII, 126, 1), corrispondente all'italiano « segno », sostituito con σκῆφτρο, ecc.

Da un punto di vista più strettamente morfologico, si deve notare, nell'edizione, un uso minore dell'aumento rispetto al ms. Parigino: fenomeno, questo, dovuto soprattutto al fatto che il rifacitore, non ammettendo, evidentemente, la normale semplificazione di due vocali adiacenti per elisione, ne ha sempre eliminato una, generalmente la seconda; sì che molti aumenti sono scomparsi proprio per questo.

Nel l. V, Arcita, rivolgendosi all'amico Palemone, gli dice, in tono ironico (ott. 74, 3-4):

« ... Palemon, gran ragione hai
di mal volere a chi per te sospira ».

La traduzione contenuta nel Parigino è fedele:

καὶ λέγει του· Ὦ Παλαμών, μεγάλον δίκαιον ἔχεις
κακὸ νὰ θέλῃς ἐκεινοῦ ποῦ κλαίει διατ' ἐσένα.

Invece, il rifacitore ha modificato:

Ὦ Παλαμών, γὰρ λέγει του, ἄδικο ἔχεις μέγα
κακὸ νὰ θέλῃς ἐκεινοῦ ὁποῦ θρηνεῖ γιὰ σένα.

Altrove, descrivendo Peritoo, il Boccaccio dice (VI, 41, 5):

« bianco, vermiglio e con le luci ladre ».

« Con le luci ladre » è tradotto, nel Parigino, « κλεφτικὰ τὰ μάτια »; invece l'edizione reca: « ὁλόγλυκα τὰ μάτια ».

(1) Come nel caso di II, 42, 5, in cui il testo italiano

« che ciò m'è più ch'altra gioia in calere »

è stato reso nel Parigino

διατὶ καὶ μένα ἀρέσει μου πολλὰ περὶ ἄλλον πρᾶγμα

e semplificato nell'edizione

γιατὶ καὶ μὲν ἀρέσει μου αὐτεῖνο γὰρ τὸ πρᾶγμα

Così anche, in II, 50, 1-2, alla forma ipotattica dell'italiano

« Le insegne, che ancora ripiegate
non eran, si drizzaron di presente »

riprodotta nel Parigino

Τὰ φλάμπουρα, ὁποῦ δέν τα 'χαν ἀκόμη διπλωμένα,
ἐγύρισαν κ' ἐκίνησαν ὅλα κατὰ τῆς ὥρας.

l'edizione sostituisce una costruzione paratattica:

Τὰ φλάμπουρα δὲν εἴχασι ἀκόμη διπλωμένα·
ἐγύρισαν κ' ἐκίνησαν ὅλα κατὰ τῆς ὥρας.

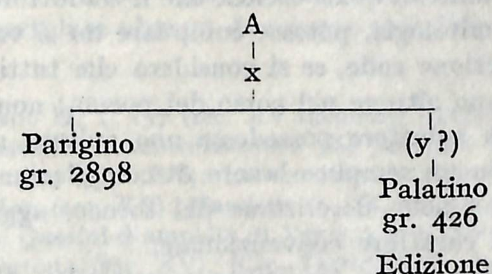
La superiorità del Parigino Greco come riproduzione del testo originario della versione del Teseida è indubbiamente fuori discussione: il ms. Palatino Greco 426, e l'edizione con esso, non contengono infatti che un deliberato riadattamento della redazione primitiva, in vista della pubblicazione dell'opera. Non mancano però i casi (oltre una ventina), in cui il rifacitore mostra di seguire un testo migliore di quello contenuto nel Parigino: e questo basta ad escludere una dipendenza diretta del rifacimento da esso.

A ciò si aggiunga anche il fatto che le lacune del Parigino e quelle dell'edizione non coincidono: in particolare, l'edizione presenta i vv: I, 139, 2-II, 5, 2, che costituiscono la lacuna interna più estesa del ms. di Parigi.

Tuttavia, possiamo postulare alla base del Parigino e del Palatino un apografo comune, a sua volta riconnettentesi con un codice più antico, forse quello contenente il testo originale. Questa parentela è dimostrata da una lacuna propria del codice Parigino, di cui nell'edizione sono rimaste le tracce, per quanto il rifacitore si sia sforzato di eliminarla.

Manca, nel Parigino, l'ultimo verso dell'ott. 51 del l. I: ma tale lacuna, come tante altre del genere, era potuta passare inosservata, poichè il sistema di scrivere i versi l'uno di seguito all'altro non le dava risalto. Invece il redattore del ms. Palatino, dovendo preparare un'edizione a stampa; dove tali irregolarità dovevano essere assolutamente eliminate, si è trovato nella necessità di colmarla: e per far questo ha spostato indietro il primo verso dell'ottava 52. Tale spostamento si è esteso, naturalmente, a tutta l'ottava 52 e alla prima metà dell'ottava 53, finchè l'ordine normale dei versi non è stato ristabilito, grazie all'introduzione, al quinto posto, di un nuovo verso.

In base a quanto abbiamo esposto finora, si può tentare una classificazione dei mss. della versione greca del Teseida. Si deve anzitutto ammettere l'esistenza di un altro manoscritto, donde il Parigino è derivato, e che si può identificare o con l'ignoto manoscritto utilizzato dal rifacitore, o con l'archetipo di esso: questo manoscritto non può però essere quello originario, perchè presentava già almeno una lacuna, quella del v. 8 dell'ott. 1, 51. Lo stemma dei codici dovrebbe essere quindi il seguente:



La traduzione greca del Teseida, considerata nella sua redazione più antica, integrata, nelle parti mancanti, e talvolta corretta, per mezzo della redazione seriore, è caratterizzata da un'estrema fedeltà all'originale italiano.

Questo comprendeva una lettera dedicatoria in prosa, quindici sonetti, dodici canti in ottave, intramezzati da numerose didascalie. Il traduttore si è servito del verso tipico della poesia neogreca, il politico: il quale è usato in distici rimati nella traduzione della dedica iniziale e dei sonetti, mentre nelle ottave la rima appare solo negli ultimi due versi. Le didascalie, come nel testo originale, sono in prosa.

Lo scrupolo del traduttore di rendere verso per verso e quasi parola per parola il testo che egli aveva dinanzi ci permette di procedere ad un confronto diretto tra i due testi, quello originale e quello tradotto.

Questo presenta, rispetto al testo criticamente stabilito del Teseida, le seguenti differenze:

1) 7 ottave in più, di cui una nel l. I (dopo l'ott. 5), e sei nel l. VII (dopo l'ott. 18).

2) Un'ottava in meno, essendosi fuse le ottave 29 e 30 del l. II, per cui sono andati perduti i vv. 7-8 della 29 e i vv. 1-6 della 30.

L'aggiunta dell'ott. 6 del l. I si spiega molto facilmente. Con essa, il traduttore ha voluto dare un'introduzione più solenne e pacata alla narrazione. Il Boccaccio si era contentato di un solo verso:

« Al tempo che Egeo re d'Attene era »,

dove ha risalto solo la determinazione temporale. Il traduttore preferisce invece ricorrere alle formule tradizionali care alla poesia popolare greca e, in genere, a tutte le narrative popolari:

Ἦν τις Ἑλλήνων βασιλεύς, εὐγενικός, ἀνδρεῖος,
πλούσιος καὶ πανευτυχὴς τῆς πόλεως Ἀθήνας...

Le sei ottave aggiunte nel l. VII contengono un lungo elenco di guerrieri partecipanti al combattimento tra Arcita e Palemone, mentre il testo italiano, nelle ottave 16 e 17, si limita solo a citare qualche nome.

Vanno anche queste ottave attribuite al traduttore, o egli le trovò interpolate nel testo italiano che ebbe di fronte? Questa seconda ipotesi è quella sostenuta dallo Schmitt, il quale escluse che il traduttore, certamente quasi del tutto digiuno di mitologia, potesse compilare un sì vasto elenco di nomi di eroi: ma tale obiezione cade, se si considera che tutti i nomi citati nelle sei ottave si incontrano altrove nel corso del poema; non era quindi affatto necessario che il loro redattore possedesse una cultura mitologica: bastava che egli elencasse, con un semplice lavoro di compilazione, i nomi dei combattenti che ricorrono nella descrizione del torneo, aggiungendo qua e là qualche aggettivo di carattere convenzionale.

D'altra parte, nella vasta tradizione manoscritta del Teseida italiano, solo recentemente esplorata, non c'è traccia di tale interpolazione: sì che la sua attribuzione al traduttore non mi sembra affatto da respingere.

L'unica lacuna di cui si constata l'esistenza, dopo l'integrazione delle

due redazioni del poema, è quella del l. II: essa ha una grande importanza ai fini dell'identificazione del manoscritto italiano usato dal traduttore.

Infatti, nella classificazione dei manoscritti del Teseida compiuta dal Battaglia, accanto alla più numerosa famiglia α si afferma l'esistenza di un'altra categoria di manoscritti che costituiscono la famiglia β: nel suo interno si distinguono due gruppi: uno rappresentato da un ms. isolato (il Palatino 352 della Biblioteca Nazionale di Firenze), l'altro costituito da tre manoscritti, e designato dal Battaglia con la lettera x.

I componenti di tale gruppo sono appunto caratterizzati da una lacuna determinata dalla fusione delle ottave 29 e 30 del l. II, per cui ai primi 6 versi dell'ott. 29 seguono gli ultimi due dell'ott. 30 Al gruppo x apparteneva dunque anche il testo usato dal traduttore: concorre, a dimostrarlo, l'esame delle varianti di x, che sono riprodotte, in gran parte, dalla versione greca.

Tuttavia, nessuno dei tre manoscritti che il Battaglia assegna a tale gruppo (1) può identificarsi con quello che il traduttore ebbe presente, perchè essi sono caratterizzati da numerose lacune e da gravi alterazioni della lezione originaria, che non hanno alcun riscontro nel testo greco.

Non hanno avuto miglior risultato le mie ricerche in alcune biblioteche italiane, giacchè nessuno dei sei mss. del Teseida successivamente segnalati dal Roncaglia (2), nè degli altri tre mss. che ho avuto occasione di scoprire a Roma (3) appartiene al gruppo x. L'esistenza di questo codice, senza dubbio uno dei migliori del poema, contenente un testo molto completo e relativamente corretto, è attestata dunque solo dalla versione greca, che viene così ad apportare un interessante contributo alla conoscenza della tradizione manoscritta del Teseida italiano.

I limiti estremi di tempo entro cui va collocata la versione greca del Teseida sono: gli anni 1339-1340 (probabile data della composizione dell'opera da parte del Boccaccio) e l'anno 1529 (data della pubblicazione, a Venezia, dell'edizione greca). Questo lungo periodo di tempo può venir, tuttavia, circoscritto, se pur di poco.

Il terminus ante quem va spostato indietro di qualche anno, e forse di qualche decennio, in base alla classificazione dei mss. del Teseida greco, che ci ha condotto a postulare almeno due copie anteriori al ms. più antico da

(1) Magliabechiano II, 1, 157 (sec. XV ineunte); Laurenziano, Pluteo XC sup. 140 (sec. XV); Laurenziano Ashburnhamiano 963 (sec. XV-1466).

(2) Trivulziano 1017 (sec. XV); Laurenziano Ashburnh. 542 (sec. XIV-XV); Ambrosiano I, 57 infer. (sec. XV); Marciano it. IX, 61, ex Farsetti 203 (sec. XV); cod. VI, 2 della Bibl. Querini-Stampalia di Venezia (sec. XV); Cod. LXXXIX della Bibl. Comunale di Cortona (sec. XV). (Cfr. *Teseida delle nozze d'Emilia* a cura di A. RONCAGLIA, Bari, 1941, pp. 471-72).

(3) Cod. 104, 11, Fondi minori (S. Pantaleone) della Bibl. Naz. Centrale Vittorio Emanuele II (sec. XV, 1444); Corsiniano 44-F-18 (sec. XV, 1415); Corsiniano 44-B-12 (sec. XV).

noi posseduto, il Parigino, attribuito alla fine del XV – principio del XVI secolo. La mancanza di date precise non ci permette tuttavia nessuna affermazione sicura.

Lo stesso si deve ripetere per quanto riguarda il terminus post quem: la dimostrazione che la traduzione fu condotta su un manoscritto italiano del gruppo x esclude che il terminus post quem vada identificato, come vuole il Krumbacher (1), coll'anno 1475, data dell'editio princeps del Teseida (la quale contiene un testo contaminato, rispecchiante in gran parte la lezione della famiglia α); perciò il terminus post quem vien risospinto indietro nel tempo, e risulta estremamente vago. Se si accettasse il principio « codices recentiores, codices deteriores », si dovrebbe ammettere che il testo usato dal traduttore, indiscutibilmente migliore di tutti gli altri rappresentanti di x, fosse anteriore al più antico di essi, il Magliabechiano II, I, 157, risalente al principio del XV secolo.

Il periodo di tempo entro cui andrebbe inquadrata la versione greca comprende dunque tutto il XV secolo, estendendosi inoltre anche agli ultimi anni del XIV e ai primi del XVI: anni certo fecondissimi nella storia dei rapporti tra l'Italia e il mondo bizantino, sia per le vicende politiche e militari, che per quelle culturali e religiose. Appunto questo periodo vede in Atene la signoria di una famiglia fiorentina, gli Acciaioli, il cui più insigne membro, Nicola, era stato in rapporti di amicizia col Boccaccio; è di questo periodo il dominio di Venezia, estendentesi su tanta parte dell'Egeo; è di questo periodo l'afflusso di molti dotti greci in Italia, prima per partecipare ai concilii di Ferrara e di Firenze (1438-1439), poi per trovarvi rifugio nella fuga dinanzi al Turco invasore; e insieme, proprio in questi anni fiorisce in Italia il grande ritorno umanistico agli ideali della classicità, e gli sguardi degli uomini di cultura si volgono verso l'Ellade. E mentre da un lato i dotti italiani – il Guarino, l'Aurispa, il Filelfo – intraprendono tutta una serie di viaggi in Grecia, alla ricerca dei codici contenenti i tesori della cultura antica, dall'altro vengono chiamati ad insegnare greco nel glorioso Studio fiorentino uomini come Emanuele Crisolora, Giorgio di Trebisonda, Giovanni Argiropulo.

Nulla di più naturale, dunque, che in tanta intensità di rapporti, potesse venir concepita e attuata l'idea di tradurre nel greco parlato il poema del Boccaccio, intonantesi inoltre in modo singolare alla mentalità e al gusto del mondo greco del tempo, e particolarmente adatto a quel pubblico di lettori, per la rappresentazione che esso offre di un ambiente antico nelle ormai consuete tinte cavalleresche. Era un'opera certamente ardua e paziente, quella che il traduttore affrontava: ma egli seppe condurla onorevolmente a termine, valendosi di una notevole conoscenza della lingua italiana e di un naturale

(1) KRUMBACHER K. *Geschichte der byzantinischen Litteratur*², München, 1897, p. 870.

buon senso, che gli hanno fatto superare in genere abbastanza agevolmente le difficoltà presentate dal testo originale.

Nulla sappiamo sull'autore della traduzione. Manca, nel poema, qualsiasi accenno che permetta di identificarlo. Il Marshall ha ritenuto di poter affermare con sicurezza (1) che egli fosse un Cretese: ma le caratteristiche linguistiche del Teseida greco non giustificano affatto la sua asserzione, poichè in esse si possono riconoscere i tratti di una lingua comune, come in generale si nota per tutti questi poemi in cui la parlata popolare assume importanza letteraria.

Possiamo concludere affermando che l'interesse della versione in greco volgare del Teseida è senza dubbio notevole. Essa rappresenta il primo esempio dell'influenza italiana sulla letteratura neoellenica: influenza che si rivelerà in produzioni letterarie sempre più indipendenti dal loro modello, a cominciare dal poema di Florios e Platzia Flore, libera traduzione del trecentesco cantare di Fiorio e Biancifiore, pressocchè contemporanea al Teseida greco (2), per giungere all'Erotocrito e all'Erofile.

Dal punto di vista grammaticale, il Teseida greco ci offre già un quadro abbastanza compiuto e fedele di quella che sarà la lingua della Grecia moderna.

Dal punto di vista lessicale, data l'estensione e la varietà dell'opera, essa costituisce una miniera preziosa, già largamente sfruttata dai compilatori di famosi glossarii neogreci, come il Meursius e il Du Cange, ma sempre ricca – specialmente nella versione parigina, pressocchè inesplorata, – di interessanti insegnamenti, soprattutto per quanto riguarda i prestiti dall'italiano (particolarmente numerosi, come ben si comprende, per l'influsso del testo originale).

Infine, dal punto di vista puramente estetico, il Teseida greco va giudicato tenendo conto dei limiti che naturalmente gli derivano dal suo carattere di traduzione letterale. I difetti e le manchevolezze sono, naturalmente, numerosi, ma molto spesso non fanno che ricalcare quelli del modello. Per esempio, si fa più stridente nella versione la dissonanza, comunemente rilevata in quest'opera giovanile del Boccaccio, tra il carattere popolaresco dell'intreccio e la sovrabbondanza di elementi eruditi, Ma. in complesso, la versione è felice e fluida: e, in particolare, all'andamento narrativo del poema si addice molto bene il ritmo largo e armonioso del verbo politico, inquadrato nella solida struttura dell'ottava, la quale, anche se riproduce solo approssimativamente la stanza italiana, pure fornisce sempre uno schema metrico e logico di alto valore stilistico.

(1) MARSHALL F. H. *The Greek Theseid*, in Byzantinische Zeitschrift, 1929-30, p. 131.

(2) HESSELING D. C. *Le Roman de Phlorios et Platzia Phlore*, Amsterdam, 1917, p. 14.

IL CODICE TORINESE C-II-16 CONTENENTE LA VERSIONE GRECA DELLA *SUMMA CONTRA GENTES*, AD OPERA DI DEMETRIO CIDONE

P. Frassinetti

È risaputo che Demetrio Cidone (1315?-1400) fu, nel corso del XIV° secolo, uno dei principali — se non il principale — assertori della necessità di una migliore conoscenza del pensiero teologico occidentale da parte del mondo bizantino (1). Accolto nel 1347 alla corte dell'imperatore Giovanni Cantacuzeno (2) per esercitarvi le funzioni di « ministro » o di « primo segretario » (3), Demetrio sentì ben presto l'esigenza di una conoscenza approfondita della lingua latina: sia per le necessità della sua carica che lo metteva continuamente a contatto con personalità politiche occidentali, sia per un bisogno spirituale di penetrare a fondo le opinioni dei latini in materia di fede. Trovò un maestro probabilmente nella persona di un frate domenicano del convento di Pera (4): il quale, entusiasta dei sorprendenti progressi di un alunno che non poteva dedicare allo studio se non poche ore della notte, gli portò un giorno come libro di esercizi la *Summa contra gentes* di S. Tomaso. Lettane qualche pagina, Demetrio ne fu entusiasta e concepì in un primo momento l'idea di tradurne dei passaggi per l'uso privato di amici, e in seguito, intraprese la versione di tutta l'opera che terminò precisamente il 24 dicembre 1354 (5). Lo stesso imperatore Giovanni Cantacuzeno, non appena Demetrio ebbe terminata la traduzione del 1° libro, lo volle nell'entusiasmo ricopiare tutto di suo pugno (6).

Eco eloquente del successo di tale versione sono i numerosi codici — tutti inediti — che tuttora ne possediamo (7). Principalissimi sono i codici vati-

(1) Tatakis, *La philosophie byzantine*, Paris, 1949, p. 267.

(2) Per questo *Démétrios Cydonès Correspondance*, ed. G. Cammelli, Paris, 1930, p. xii, n. 2.

(3) Cammelli, *o. c.*, p. xiv.

(4) Per l'attività di questi monaci e per alcune interessanti congetture a proposito del maestro di Demetrio v. Loenertz, *La société des frères pérégrinants*, Roma, 1937.

(5) La data ci è fornita da una soscrizione latina nel cod. vat. 616, contenente il 3° e 4° libro della *Summa* tradotta da Demetrio: (*liber*) *fuit completus anno 1355 indict. octava, XXIV mensis decembris, ora* (?) *post meridiem tertia*. Per la corrispondenza della cronologia bizantina con quella occidentale nelle date dal 1° sett. al 31 dic. cfr. Gardthausen, *Griechische Palaeographie*, II, Leipzig, 1913, p. 450.

(6) Per questi ed altri particolari v. Jugie, *Démétrius Cydonès et la théologie latine à Byzance aux XIVe et XVe siècles*, in *Échos d'Orient* XXVII (1928), pp. 389-390.

(7) Per essi M. Rackl, *Demetrios Kydones als Verteidiger und Uebersetzer des hl. Thomas von Aquin*, in *Der Katholik* 1915, p. 33 sgg.

cani. Cioè: il cod. gr. 610 bomb. in f. contenente il 1° e il 2° libro della suddetta traduzione (è noto che la *contra gentes* consta di 4 libri); il cod. 615 bomb. in f. contenente il 3° e 4° libro; il cod. 614 bomb. in f. contenente soltanto il 2° libro; il cod. 613 bomb. in f. grosso contenente tutti e quattro i libri e fornito di una soscrizione greca che permette di datarlo al mese di ottobre del 1496; il cod. 616 bomb. in f. grosso, della cui soscrizione latina facciamo menzione alla nota n. 5; il cod. 1222 bomb., contenente il 3° e 4° libro (1). Inoltre il cod. gr. 1236 della Bibliot. Nazionale di Parigi contiene pure i 4 libri della traduzione della *Summa contra gentes* del Cidone; e il cod. greco miscellaneo 1868 contiene la stessa versione *initio mutila* (2). La medesima versione è ancora contenuta intiera nel ms. 256 della Bibliot. Imperiale di Vienna e, parzialmente nei mss. 145, 148 e 149 della Bibliot. di S. Marco a Venezia (3). Altri mss. esistono nella Bibliot. SS. Giovanni e Paolo a Venezia e nella Bibliot. di Oxford.

Il codice torinese, di cui vogliamo qui dare breve notizia, è sommariamente descritto dal Pasini (4), non senza manchevolezze ed errori. Si tratta di un cod. bomb. in f. del sec. XV°, misurante cm. 21,5 × 30, rilegato in mezza pelle, di fogli 11 (indice dei capitoli) + 403 (testo). Si rivela alquanto danneggiato dall'incendio e dall'inondazione della Biblioteca: tuttavia, specie nelle pagine di centro, sempre chiaramente leggibile. Ogni foglio comprende 38 righe in inchiostro nero, ad eccezione del 1° che ne ha 33. Il foglio 1 del testo comincia con 4 righe in inchiostro rosso, pressochè illeggibili: si tratta del titolo, il cui testo ci è dato dal Pasini. Fin dall'inizio i titoli dei capitoli sono in rosso; a cominciare dal foglio 56, cp. 78, sono segnati in rosso anche gli ε dopo il punto fermo. Di inchiostro e scrittura differenti sono i ff. 67 e 68, che costituiscono l'ultimo foglio del l. 1° e il primo del 2°; evidentemente i fogli precedenti andarono danneggiati quando i libri non erano ancora rilegati assieme e furono riscritti in tempo posteriore. Un'altra particolarità curiosa del nostro ms. consiste nel fatto che la tavola dei cpp. presenta numerose discordanze colla numerazione dei cpp. stessi nel testo. Ci limitiamo a dare qui quelle relative al libro 1°:

foglio 12. Al cp. ιε′ della tav. ne corrisponde uno (ὅτι ὁ θεὸς ἀΐδιος ἐστίν) non risultante nella tavola: poi l' ιε′ della tav. (ὅτι ἐν τῷ θεῷ οὐκ ἔστι παθητικὴ δύναμις κτλ.) non è contato nel testo, onde riprende la corrispon-

(1) Elenco e notizie in N. Franco, *I codici vaticani della versione greca delle opere di S. Tommaso d'Aquino*, Roma 1893, p. 12.

(2) Per questi due mss. ved. rispettivamente H. Omont, *Inventaire sommaire des mss grecs de la Biblioth. Nation.* I, Paris, 1886, p. 274 e II, 1888, p. 156.

(3) Cfr. Quetif-Echard, *Scriptores ordinis praedicatorum recensiti*, Lut., Paris., I, 1719, p. 346.

(4) *Codices manuscripti biblioth. regii thaurinensis Athenaei* I, Taurini 1749, p. 93.

denza: ma il cp. ιζ' è poi scordato nella tav., onde il testo rimane indietro di uno sulla tavola.

f. 22. Il cp. κζ' non è contato nel testo e riprende così la corrispondenza (indicativo è il caso di questo errore: come titolo era stato riscritto per errore quello del cp. precedente ὅτι ὁ θεὸς οὐκ ἔστιν εἶδος κτλ.: accortosi dell'errore, il copista ha cancellato e corretto e, nella fretta, si è scordato di apporre il numero d'ordine).

f. 28. Due cpp. successivi sono segnati per errore λϑ' nel testo: il quale rimane così indietro di un'unità.

f. 43 r. Il cp. ξδ' della tav. (ὅτι ὁ θεὸς γινώσκει τὰ καθ' ἕκαστα) non è numerato nel testo: che resta così indietro di due.

f. 57 r. Il cp. πγ' della tav. (ὅτι ἡ τοῦ θεοῦ θέλησις κτλ.) non è conteggiato nel testo: onde ritardo di tre unità rispetto alla tavola. Di conseguenza il testo termina con cpp. κη' (98) contro cpp. ρα' (101) della tavola. Evidentemente ciò è dovuto a negligenza del copista, alla cui mano è dovuto tanto l'*index* quanto il testo.

Numerose, e di mano e inchiostri diversi, le note marginali: per lo più esse correggono la punteggiatura, sanano aplografie o compendiano il testo in schemi grafici. Al f. 1 (*recto*) si trova la seguente annotazione: *Divi Thomae Summa. Auctor huius versionis videtur esse Demetrius Cydonius. V. Alb. Fabricium tomo X pag.* 389 *num.* 24. 25. Di gran lunga più interessante la soscrizione al f. 403, di difficile lettura e in parte cancellata. Essa è così compendiariamente tradotta dal Pasini (1): (*in fine dicitur*) *codex scriptus anno 6941: idest Christi 1443, mense novembri manu Gregorii monachi*. Ecco invece la soscrizione nell'originale: (ἐτελειώθη τὸ παρὸν βιβλίον τοῦ [*lac.*] ἐν ἔτει ἑξακισχιλιοστῷ ἐννακοσιοστῷ τετταρακοστῷ πρώτῳ, μηνὶ νοεμβρίῳ ἰνδ. ια'. γραφὲν χειρὶ κυρίου γρηγορίου μοναχοῦ τοῦ κατὰ κόσμον βρυεννίου ἀπὸ θεσσαλονίκης).

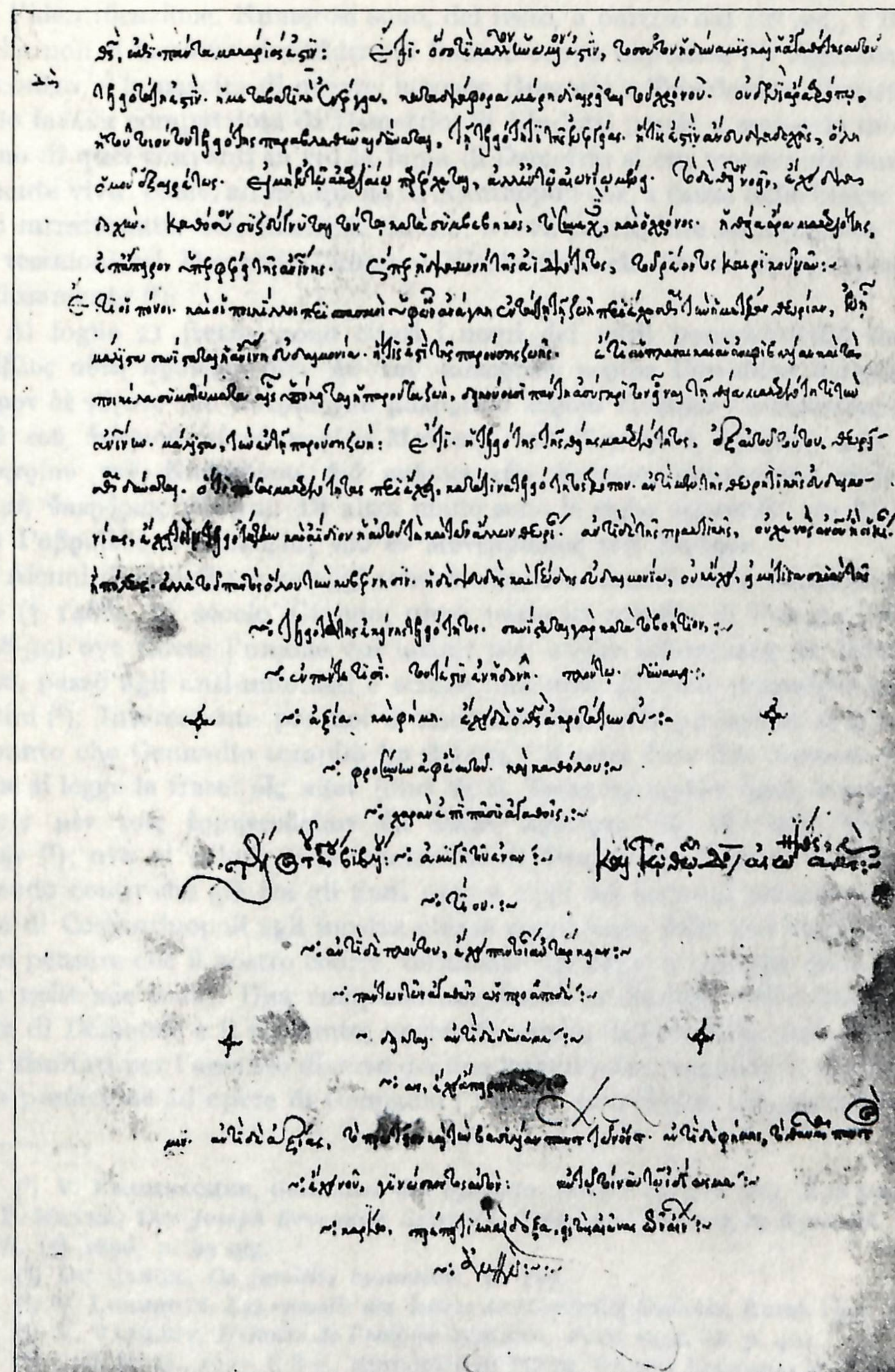
Salta all'occhio l'errore del Pasini; infatti 6941-5509 = 1432 (2); nel novembre 1432 è stato dunque terminato il ms. torinese. Il monaco Gregorio, scrittore del codice, non è identificabile (3). Anche il fatto che egli si chiamasse Briennio prima di assumere il nome Gregorio non ci può orizzontare; il pensiero può correre per un istante al filosofo Giuseppe Briennio, morto circa nel 1436, col quale Demetrio Cidonio fu anche in relazione epistolare (4): ma basta por mente alla circostanza che costui era un acerrimo nemico degli occidentali e che il nome Briennio lo prese soltanto al momento di entrare in

(1) *O. c.*, p. 94.

(2) Per il calcolo GARDTHAUSEN, *o. c.*, II, p. 450.

(3) Di un Gregorio monaco basiliano, attivo come copista nel 1455, ci dà notizia MARTINI, *Catalogo di mss. greci esistenti nelle biblioteche italiane*, I, 2, 1896, Milano, p. 424; ma egli lavorò nell'Italia meridionale.

(4) V. CAMMELLI, *Correspondance*, cit., p. 204.



convento in contrapposizione al vecchio nome di Bladynteros (¹), per escludere l'identificazione. Numerosi sono, del resto, a partire dal 12° sec., i Briennii che non si lasciano ricondurre al famoso ceppo imperiale (²). Significativa, per contro, è la nascita di questo monaco Gregorio a Tessalonica, circostanza che lo faceva compatriota di Demetrio. Si è indotti perciò a supporlo monaco di uno di quei conventi in cui la fama di Demetrio si era mantenuta particolarmente viva: come, ad es., quella di Xanthopoli che, a causa delle buone relazioni intrattenute con Manuele Caleca, aveva particolare ammirazione per i due tessalonicesi Demetrio Cidone e Nicola Cabasila, le cui opere ricopiava studiosamente (³).

Al foglio 11 (retro) sono citati i nomi dei varii possessori del codice: ἡ βίβλος αὕτη πρότερον μὲν ἦν τοῦ μακαρίτου κυρίου Γενναδίου πατριάρχου, ὕστερον δὲ γέγονε τοῦ πατριάρχου μακαρίτου κυρίου Μαξίμου: πιπρασκομένη δὲ παρὰ τοῦ ἀνεψιοῦ αὐτοῦ κυρίου Μανουὴλ τοῦ Κομνηνοῦ, ἠγοράθη πάρ' ἐμοῦ Δημητρίου τοῦ Καστρήνου. διὰ μνήμην τῶν πρότερον κτησαμένων αὐτὴν καὶ ἵνα μὴ ὑπερόριος γένηται. Di altra mano sono le righe seguenti: νῦν δὲ ἔστιν ἐμοῦ Γαβριήλου Φιλαδελφίας τοῦ ἐκ Μονεμβασίας τοῦ Σευήρου.

Alcuni di questi personaggi sono facilmente identificabili. Gennadio Scolario († 1468), al secolo Giorgio, prese parte al concilio di Ferrara-Firenze (1438-39) ove difese l'unione coi latini; poi, anche influenzato da Marco di Efeso, passò agli anti-unionisti e scrisse una serie di opere polemiche contro i latini (⁴). Interessante per noi è osservare che nella prefazione dell'ampio riassunto che Gennadio compilò fra il 1454 e il 1464 delle due *Summae* tomistiche si legge la frase: οἷς πᾶσι (libri di S. Tomaso) σχεδὸν ἡμεῖς ἐνετύχομεν, ὀλίγοις μὲν τοῖς ἑρμηνευθεῖσιν ὑπ' ἄλλων προτέρων εἰς τὴν τῶν Ἑλλήνων φωνήν (⁵); ove si allude alle traduzioni di Demetrio e Procoro Cidonio (⁶). Tenendo conto che già fra gli anni 1437 e 1448 nei sermoni pronunciati alla corte di Costantinopoli egli mostra chiara conoscenza delle tesi tomistiche, è lecito pensare che il nostro codice, terminato nel 1432, si trovasse già a quella data nelle sue mani. Una comparazione fra la traduzione della *Summa* da parte di Demetrio e il riassunto, ancorchè ampio, di Gennadio, non potrebbe dare risultati per l'assunto diverso dei due lavori: pure, leggendo la traduzione della prefazione ad opera di Gennadio (⁷) non si può negare che, specialmente

(¹) V. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantin. Litter.*² 1897, p. 114. E in particolare P. MEYER, *Des Joseph Bryennios Schriften, Leben und Bildung*, in *Byzantin. Zeitschrift*, (5) 1896, p. 95 sgg.

(²) DU CANGE, *De familiis byzantinis*, p. 177.

(³) V. LOENERTZ, *Les recueils des lettres de Démétrius Cydonès*, Roma 1947, p. 82.

(⁴) V. VASILIEV, *Histoire de l'empire byzantin*, Paris 1932, II, p. 402.

(⁵) Cod. Paris., 1273, f. 8 v., riprodotto in JUGIE, *Georges Scholarios et S. Thomas d'Aquin*, in *Mélanges Mandonnet*, t. XIII, 1 p. 433.

(⁶) JUGIE, *Georg. Schol.*, cit., p. 433, n. 1.

(⁷) In JUGIE, *Georg. Schol.* cit., pp. 435-36.

ove Gennadio abbrevia, la somiglianza con Demetrio è tale da far pensare ad un influsso diretto di quest'ultimo.

Come secondo possessore è citato il Patriarca Massimo: costui, salito al patriarcato costantinopolitano — che tenne per 6 anni — nel 1480, è citato da Filippo Ciprio come uomo dottissimo in un elenco di patriarchi (1). Del nipote di questi, Manuele Comneno, che vendette il ms. certamente alla morte di Massimo, non è lecito dir niente: poichè non sono altrimenti noti personaggi di questo nome nel XV sec. Su Demetrio Castreno, autore della lista dei possessori fino a se stesso, manca ancora una trattazione esauriente: egli è noto come uno dei più grandi umanisti bizantini del sec. XV°, confuso talvolta con Demetrio Calcondila (2).

Gabriele Severo è invece personaggio ben noto (3). Nato a Monembasia, nel 1541, studiò a Padova, fu ordinato prete e si stabilì a Venezia fin dal 1572. Alla fine del 1575 fece un viaggio a Costantinopoli e fu creato metropolita di Filadelfia in Lidia. Ritornò tuttavia senza ritardo a Venezia, ove rimase fino alla morte, avvenuta il 21 ottobre 1616 in un monastero di Lesina in Dalmazia nel corso di una visita pastorale. Egli, pur vantandosi nella frase sopra riportata del possesso del ms. di Demetrio, doveva tuttavia esserne lettore alquanto distratto se il Jugie (l. c.) può scrivere di lui: « il ne possédait de la doctrine catholique et de la théologie patristique qu'une connaissance très superficielle mêlée de beaucoup d'erreurs ». È accertato tuttavia che nell'opera περὶ τῶν ἁγίων καὶ ἱερῶν μυστηρίων egli usa termini ed argomenti di teologia cattolica.

Il ms. passò poi da Venezia a Torino, ove si trovava nell'anno 1749, data della pregiata pubblicazione del Pasini.

Non occorre insistere anche in questa sede — poichè è già stato fatto più volte — sull'importanza di un'eventuale pubblicazione della versione del Cidone: oltre all'interesse per la storia della filosofia e della teologia, ulteriori contributi potrebbe essa apportare alla costituzione del testo della *contra gentes:* segnatamente per la parte in cui non soccorre l'autografo A largamente lacunoso (4). È ovvio che occorrerebbe anzitutto una edizione critica di detta traduzione; tuttavia vogliamo annotare qui, a conferma di quanto detto, alcuni rilievi che abbiamo potuto fare confrontando con la succitata edizione leonina della *Summa* — e apparato critico relativo (5) — i primi 8 cpp. del 1° libro della vs. di Demetrio contenuta nel codice torinese; parte per la quale non soccorre l'autografo che inizia soltanto al f. 6 e cioè al cp. 27.

(1) Cfr. FABRICIUS, *Biblioth. graeca*, t. V, p. 747.
(2) Cfr. G. CAMMELLI, *Manuele Crisolora*, Firenze, 1941, p. 201, n. 2.
(3) Attingiamo a JUGIE, in *Diction. de théologie cathol.*, VI, 977 sgg.
(4) Su tale autografo ved. *Summa contra Gentes*, in *S. Thomae Aquinatis op. omnia iussu Leonis XIII*, vol. XIII, Roma 1918, p. VIII sgg.
(5) Per le sigle ved. p. LIX.

I cp. — πρὸς Κορυνθίους non accolto, con Zs G Pc; *Cor.* cet.
— ὁρῶμεν τὸν ἰατρὸν ὑγείαν κτλ. senza *quae* (*medicina*) con P; il relat. è accolto.
— εὐσέβεια conferma *pietas* (accolto) di P, contro *impietas* (G N).
II cp. — προστίθησι τῇ σπουδῇ cfrm il testo; *studio dat se* G Pc.
— ἐξορίσαι cfrm. l'accolto *eliminando; elimando* alii.
III cp. — αἰσθητῶν cfrm. l'acc. *sensibilibus; sensibus* G N Pc.
— τῶν νοητῶν cfrm. *intelligibilium* (E G N W X Y) contro l'acc. *intellectum.*
— εἴ τις ἰδιώτης cfrm. *si idiota* (N Z) non accolto.
— ἐσχάτης ἀμαθίας ἐστίν cfrm. *est* accolto, contro *esset* (a b Pd).
IV cp. — ζήτησιν cfrm. *cognitionem* (N) non accolto.
— ὀγδόῃ (citaz. di Isaia) coi più; solo Pc *LIV*.
V cp. — ὡς δέδεικται cfrm *ut supra ostensum, est*, om. in a b.
— ὅ τὶς ἂν λογίσασθαι (med.) cfrm. *excogitare* acc.; *excogitari* G N Y Z Pc.
— πείθοντι τινά cfrm. *cum cuidam homini persuaderet* (G N Z Pc) contro *quidam* acc.
VI cp. — ἀναρίθμητον cfrm. *innumerabilis* acc.; *mirabilis* alii.
— μερισμοῖς cfrm. *distributionibus* acc.: *distinctionibus, districtionibus* alii.
— μόνα cfrm. *solis; solum* Y Z Pc.
— καὶ ἀνθρωπίνοις πράγμασιν ἐξ ἀρχῆς γυμνασθέντες è contro la punteggiatura *et humanis exercitati, a principio crediderunt.*
VII cp. — ταῦτα ψευδῆ cfrm. *ea esse* non acc. (N Z b Pc); *esse* alii.
— ἐστὶν ἐναντίον cfrm. *est contrarium* di P, contro l'acc. *contrariatur.*
VIII cp. — ὁμοίους ἀληθέσι τινὰς λόγους non cfrm. nè *aliquas veri similitudines* (accl.) nè *aliquis veras similitudines* (Pd).
— ταῦτα πιστεύων (nella cit. di Ilar. *de trinit.* II, 10-11) cfrm. *haec* acc.; *hoc* alii.
— γεννήσεως cfrm. *nativitatis* acc.; *veritatis, necessitatis* alii.

Come si può vedere, la versione greca ora viene a confermare, ora a smentire la lezione accolta dagli editori leonini: e costituisce un termine di confronto da non sottovalutarsi.

Infine, nella convinzione che la migliore illustrazione dello stile della versione del Cidone sia il dare uno *specimen* diretto della medesima, trascriviamo il foglio 67 *retro* (di cui diamo anche la riprod. fotografica) e facciamo seguire il corrispondente latino nel testo leonino: si tratta della fine del libro 1°.

θεὸς ἐπὶ πάντα μακάριός ἐστιν. Ἔτι, ὅσο τι μᾶλλον ἡνωμένον ἐστίν, τοσοῦτον ἡ δύναμις καὶ ἡ ἀγαθότης αὐτοῦ τελειοτάτη ἐστίν· ἡ μεταβατικὴ ἐνέργεια, κατὰ διάφορα μέρη διαιρεῖται τοῦ χρόνου. οὐδενὶ ἄρα τρόπῳ ἡ τοῦ τοιούτου τελειότης παραβληθῆναι δύναται τῇ τελειότητι τῆς ἐνεργείας, ἥτις ἐστὶν ἄνευ διαδοχῆς, ὅλη ὁμοῦ ἐξαιρέτως, εἰ μὴ ἐν τῷ ἀκαριαίῳ παρέρχεται, ἀλλ᾽ ἐν τῷ αἰωνίῳ μένει. Τὸ δὲ θεῖον νοεῖν ⟨*est absque successione, totum simul, aeternaliter existens; nostrum autem intelligere* (1)⟩ ἔχει διαδοχὴν, καθόσον συζεύγνυται τούτῳ κατὰ συμβεβηκός, τὸ συνεχὲς, καὶ ὁ χρόνος. ἡ θεία ἄρα μακαριότης ἐπ᾽ ἄπειρον ὑπερφέρει τῆς ἀνθρωπίνης· ὥσπερ ἡ διαμονὴ τῆς ἀϊδιότητος, τοῦ ῥέοντος καιρικοῦ νῦν.

Ἔτι οἱ πόνοι καὶ οἱ ποικίλλοι περισπασμοὶ ὑφ᾽ ὧν ἀνάγκη ἐν ταύτῃ τῇ ζωῇ περιέχεσθαι τὴν ἡμετέραν θεωρίαν, ἐν ᾗ μάλιστα συνίσταται ἡ ἀνθρωπίνη εὐδαιμονία, ἥτις ἐστὶ τῆς παρούσης ζωῆς. ἔτι αἱ πλάναι καὶ αἱ ἀμφιβολίαι καὶ τὰ ποικίλα συμπτώματα αἷς ὑπόκειται ἡ παροῦσα ζωή, δεικνύουσι πάντη ἀσύγκριτον εἶναι τῇ θείᾳ μακαριότητι τὴν ἀνθρωπίνην· μάλιστα τὴν ἐν τῇ παρούσῃ ζωῇ. ἔτι· ἡ τελειότης τῆς θείας μακαριότητος ἐξ αὐτοῦ τούτου θεωρεῖσθαι δύναται ὅτι πάσας μακαριότητας περιέχει κατά τινα τελειότητος τρόπον. ἀντὶ μὲν τῆς θεωρητικῆς εὐδαιμονίας, ἔχει τὴν τελειοτάτην καὶ ἀΐδιον ἡ (*sic*) αὐτοῦ τὲ καὶ τῶν ἄλλων θεωρίαν· ἀντὶ δὲ τῆς πρακτικῆς οὐχ ἑνὸς ἀνθρώπου ἢ οἰκίας ἢ πόλεως· ἀλλὰ τοῦ παντὸς ὅλου τὴν κυβέρνησιν· ἡ δὲ ψευδὴς καὶ γεώδης εὐδαιμονία οὐκ ἔχει εἰ μή τινα σκιὰν τῆς τελειοτάτης ἐκείνης τελειότητος. συνίσταται γὰρ κατὰ τὸ Βοήτιον ἐν πέντε τισί. τουτέστιν ἐν ἡδονῇ, πλούτῳ, δυνάμει, ἀξίᾳ καὶ φήμῃ. ἔχει δὲ ὁ θεὸς ἀκροτάτην εὐφροσύνην ἀφ᾽ ἑαυτοῦ, καὶ καθόλου χαρὰν ἐπὶ πᾶσιν ἀγαθοῖς ἀμιγῆ τοῦ ἐναντίου. ἀντὶ δὲ πλούτου ἔχει παντοίαν αὐτάρκειαν πάντων τῶν ἀγαθῶν, ὡς προαποδέδεικται. ἀντὶ δὲ δυνάμεως ἔχει ἄπειρον δύναμιν, ἀντὶ δὲ ἀξίας τὸ πρωτεῖον καὶ τὴν βασιλείαν πάντων τῶν ὄντων. ἀντὶ δὲ φήμης τὸ θαῦμα παντὸς ἔχει νοῦ γινώσκοντος αὐτόν. αὐτῷ τοίνυν τῷ ἰδίως μακαρίῳ πρέπει τιμὴ καὶ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων· ἀμήν.

...Deus supra omnia beatus est. Item. Quanto aliquid magis est unitum, tanto eius virtus et bonitas perfectior est. Operatio autem successiva secundum diversas partes temporis dividitur. Nullo igitur modo eius perfectio potest comparari perfectioni operationis quae est absque successione tota simul: et praecipue si non in momento transeat, sed in aeternum maneat. Divinum autem intelligere est absque successione totum simul aeternaliter existens: nostrum autem intelligere successionem habet, inquantum adiungitur ei per accidens continuum et tempus. Divina igitur beatitudo in infinitum excedit humanam: sicut duratio aeternitatis excedit nunc temporis fluens.

---

(1) Aplografia. L'occhio del copista è saltato dal primo διαδοχή (si ricava da *absque successione*) al secondo.

Adhuc. Fatigatio et occupationes variae quibus necesse est contemplationem nostram in hac vita interpolari, in qua consistit praecipue humana felicitas, si qua est praesentis vitae; errores, dubitationes et casus varii quibus subiacet praesens vita: ostendunt omnino incomparabilem esse humanam felicitatem, praecipue huius vitae, divinae beatitudini. Amplius. Perfectio divinae beatitudinis considerari potest ex hoc quod omnes beatitudines complectitur secundum perfectissimum modum. De contemplativa quidem felicitate, habet perfectissimam sui et aliorum perpetuam considerationem. De activa vero, non vitae unius hominis, aut domus aut civitatis aut regni, sed totius universi gubernationem.

Falsa etiam felicitas et terrena non habet nisi quandam umbram illius perfectissime felicitatis. Consistit enim in quinque, secundum Boetium: scilicet in voluptate, divitiis, potestate, dignitate et fama. Habet autem Deus excellentissimam delectationem de se, et universale gaudium de omnibus bonis, absque contrarii admixtione. Pro divitiis vero habet omnimodam sufficientiam in se ipso omnium bonorum, ut supra ostensum est. Pro potestate habet infinitam virtutem. Pro dignitate habet omnium entium primatum et regimen. Pro fama habet admirationem omnis intellectus ipsum utcumque cognoscentis. Ipsi igitur qui singulariter beatus est, honor sit et gloria in saecula saeculorum. Amen.
